CITÉ NOUVELLE

REVUE CATHOLIQUE D'ETUDE ET D'ACTION

25 JANVIER 1943

CHRONIQUES

LES LIVRES

EDITIONS PAYS DE FRANCE

BIMENSUELLE N° 46

A nos abonnés et amis

L'accroissement continu de nos charges nous oblige, à notre grand regret, à augmenter le prix de l'abonnement à la Revue.

Nous avons réduit cette majoration au minimum.

Nous espérons que nos abonnés et amis comprendront la décision que nous avons été contraints de prendre et qu'ils nous resteront fidèles.

Voici les nouveaux tarifs appliqués depuis le 1er janvier 1943.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

à " Cité Nouvelle "

France	Un an	180	francs
	Six mois	100	»
	Trois mois (non renouvelable)	50	»
Le numéro		12	»
Etranger (demi-tarif)	Un an	210	francs
	Six mois	110	»
	Trois mois (non renouvelable)	55	»
Le numéro		14	»
Etranger	Un an	255	francs
	Six mois	130	»
	Trois mois (non renouvelable)	65	»
Le numéro		15	»

Administration :

Pour le règlement des abonnements et toutes questions intéressant l'**Administration** de la **Revue**, adresser correspondance, mandats ou chèques postaux au nom de :

M. Lucien KELLER, Maison Saint-Bernard

ISSOUDUN (Indre) - Téléphone 4.52

Chèque Postal Lyon 904.40

DIRECTION-RÉDACTION

" Pays de France ", 2, Rue de l'Eglise, Vichy (Allier)

Pour les abonnés dont le service échoit avec ce Numéro, voir page 3 de couverture

LA VOCATION DE P. CLAUDEL

De *l'Art poétique* à *l'Introduction au "Livre de Ruth"*

Depuis le *Soulier de satin,* Claudel a imposé silence au lyrisme et au drame. Vers le même temps que, soustrait par l'âge aux occupations de la politique, le diplomate se retirait à Brangues — non loin d'Hostel où fut composée la *Cantate* —, il cessait, « suspendant sa harpe aux saules décolorés » des berges du Rhône, d'inventer des formes poétiques. Mais il ne cessait point d'être Claudel, le même Claudel obstinément fidèle à Dieu et à soi-même depuis l'appel entendu aux Vêpres de Notre-Dame le 25 décembre 1886. Plus exactement, cloîtré dans la Parole de Dieu comme en cette Maison fermée qu'il contemplait de Tientsin en 1908, vaste comme l'univers, intime comme un foyer (« toute la création dans l'arche » avec lui !), c'est alors qu'il entreprit de devenir complètement Claudel, achevant, épanouissant enfin, sans brisure autre qu'apparente, l'*Art Poétique* de sa trente-cinquième année. « Sur l'*Art Poétique,* écrivait-il à Madaule en 1930, il reste quelque chose à dire, mais c'est un ouvrage prophétique dont le sens ne sera complété que par les œuvres que j'écris en ce moment ».

A-t-on suffisamment remarqué la continuité du génie de Claudel ? De l'*Art Poétique,* qui est une philosophie de la continuité, au *Soulier de satin,* qui est le drame de créatures tirant leur souffrance et leur joie du fait de leur continuité entre elles-mêmes et avec Dieu, Claudel, écartelé entre deux réalités qu'il ne consent point à déclarer étrangères l'une à l'autre, cherche passionnément le lien. Sa vie, non pas seulement son œuvre, n'a de sens que par cette recherche. A l'homme une question est posée à laquelle il faut bon gré mal gré que le poète réponde. D'une part le monde sensible appelle à la beauté, à la joie. D'autre part Dieu implacable exige tout : « Il ne convient point, dit Cœuvre, de discuter avec

le Maître, car je t'annonce qu'il est impitoyable, et inique, et sourd à la raison... Comment saurons-nous ce qu'il veut ? Mais peut-être que c'est nous-mêmes qu'il veut » (1).

Claudel tenta d'abord de se jeter en Dieu les yeux fermés. Mais Ligugé lui dit non : il est une autre voie vers l'Eternel que l'élusion du monde, et c'est l'intelligence des signes. Si le poète sait lire ce « texte solennel et douloureux » qu'articule la nature, rien ne s'oppose à ce qu'il associe à son élan vers le Créateur « l'immense octave de la création ».

Il faut donc apprendre à lire, mieux qu'on ne faisait à Louis-le-Grand au temps où Burdeau enseignait la philosophie et où Renan présidait les distributions de prix. *Connaissance de l'Est* est le cahier d'exercices — génial déjà — de l'écolier qui s'applique à lire avec la plus extrême attention. Lecture religieuse, influencée par la Bible dont Claudel commence de méditer chaque jour quelques pages pendant les années d'exil 1895-1900. Il a, dès le départ, « une main sur le Livre des livres et l'autre sur l'Univers ». Mais la main posée sur l'Univers appuie plus fortement ; l'attention est d'un poète jeune que fascinent les couleurs et les formes plus que les préceptes de la Sagesse. Cependant l'autre main appuie assez pour que sous la plume les mots se pressent qui trahissent l'intimité du Livre. En même temps qu'ils annoncent les *Phrases pour éventail* (2), ces parfaits poèmes préludent aux livres postérieurs à 1930 : la nature est un *temple*, les choses sont *solennelles*, l'événement est une *cérémonie*, le temps *consomme* et *consume* la vie. On n'en finirait pas d'inventorier ces mots révélateurs ! Et quel écho du *Cuncta creavit simul* de l'*Ecclésiastique* dans ces lignes : « Voici de nouveau la vie ! Touché d'une joie rustique, je me reprends au spectacle interrompu de cette exploitation fervente et drue qu'elle est, naïvement originale du fonds commun, cette opération assidue, multiple, entremêlée, par laquelle toutes choses existent ensemble ».

Convenablement lu, le texte du Monde enseigne qu'il ne faut pas mépriser ces choses qui ressemblent les unes aux

(1) La Ville.

(2) « La nuit est si noire qu'elle me paraît salée ». « Il pleut maintenant, et j'entends seul, au milieu de la solitude, un cri d'oie ».

autres parce qu'elles ressemblent à Dieu. Elles ont « ceci de sacré qu'elles existent », et Celui à l'existence de qui elles participent les a déclarées « bonnes et très bonnes ». Rien n'est profane, hormis ce que l'homme veut profaner. Tout a un sens, qui est de Dieu et vers Dieu. Que Rodrigue, parce que « l'obéissance lui va mal », renonce à la voie directe qui passe par le noviciat des jésuites, ce n'est pas une raison pour que Dieu lâche cette âme qui est sa proie. Il la conduira à travers « le nombreux, le laborieux et l'entremêlé », il « évangélisera et convertira » peu à peu ses facultés et sa chair même qui fait avec son âme un seul être ; finalement, il déposera au seuil du Carmel cet orgueilleux, ce violent, dont la vocation était d'achever l'entreprise de Colomb. Ainsi Claudel, à travers « tant d'aventures de l'âme, de l'esprit et de la chair vécues à plein cœur et à grands cris », nourrissant ses drames de la sourde angoisse de n'avoir pas préféré Dieu seul, répond à sa vocation qui est d'achever l'entreprise de Rimbaud. Aujourd'hui, c'est sur le Livre que sa main presse le plus fort ; son attention est d'un mystique que fascine la présence de Dieu plus que les couleurs et les formes. Son intelligence, sa chair, ont la paix ; il n'y a plus de drame personnel. Dans la Bible il a retrouvé Ligugé, la clôture avec l'Unique Nécessaire. Entre *Tête d'Or* et *Présence et Prophétie,* ses livres jalonnent les étapes d'un passage progressif et continu de l'acte poétique à l'acte religieux. L'acte poétique était religieux ; l'acte religieux demeure poétique. C'est toujours la Maison fermée ; mais combien plus proche de l'Eternel que la recherche des traces de Dieu dans l'Univers, le recueillement du vieux poète écoutant Dieu lui parler par les mots du Livre où tout l'Univers est contenu ! Combien plus profonde et béatifiante que l'exploration du Monde (qui était déjà méditation), la méditation du Livre (qui est encore exploration) !

L'*Art Poétique* est le texte philosophique issu des premières enquêtes à travers le Monde ; l'*Introduction au « Livre de Ruth »* le texte théologique issu des premières enquêtes à travers la Bible. L'ouvrage publié en 1938 « complète le sens de l'ouvrage prophétique » écrit en 1903.

Trop de lecteurs de Claudel négligent l'un et l'autre livre. Sous prétexte qu'il ne sied point à un poète de s'occuper de philosophie ou d'exégèse (1), ils se condamnent à ne connaître de cette œuvre gigantesque que ce qu'ils appellent de très grandes beautés. Mais demandez à Claudel de vous indiquer la clef qui ouvre son obscur domaine et permet d'aller au centre où tout s'illumine ; il vous répond : *Art Poétique* et *Introduction au « Livre de Ruth »*. Il est urgent de lui faire confiance et d'acquiescer.

***

L'*Art Poétique* n'est pas un système froidement élaboré. Il est l'œuvre d'un homme aux prises avec Dieu. Il est un drame. Que l'allure sévèrement technique de nombreuses pages ne fasse pas illusion ! L'ardente sève de lyrisme à grand peine contenue, qui partout affleure et plus d'une fois déborde, témoigne que l'homme est engagé tout entier, tendu, non seulement de toute son âme, mais de toute sa chair, vers la vérité. Le débat de conscience qui précéda sa conversion définitive n'est point clos, l'agitation d'esprit dont *Tête d'Or* et *la Ville* (surtout dans leurs premières versions) portent la marque, n'est point pleinement apaisée pendant les années d'Extrême-Orient au long desquelles mûrit lentement l'*Art Poétique*. Plus précisément, au drame de la conversion a succédé le drame de la vocation.

Non pas que la tentative de septembre 1900 du côté de Ligugé (à laquelle, six ans plus tard, il sera fait allusion dans *Partage de Midi*) ait été nécessairement dans l'évolution de la pensée de Claudel un événement déterminant. Mais ceci semble sûr : c'est sous l'œil de Dieu et harcelé par un appel intérieur « qui ne lui laisse pas de repos » — remords latent,

(1) Cf. la remarque de F. Ganne dans son excellente étude sur *Bergson et Claudel* (Henri Bergson, La Baconnière, Neufchâtel, 1941) : « Beaucoup se débarrassent de Claudel en le baptisant philosophe, et de Bergson en le baptisant poète. Il faut prendre les gens comme ils sont, et ils sont d'abord ce qu'ils ont voulu être ; c'est par là qu'il faut les regarder. Chercher des « idées » dans Claudel, et de la « poésie » chez Bergson, c'est fausser radicalement leur message. Mais on le mutile également, si l'on néglige les connexions intimes, par quoi les diverses fonctions de l'esprit puisent à la même source ».

hantise de la mort, désir et crainte d'un don plus total — qu'il compose les deux traités *Connaissance du temps* et *De la co-naissance au monde et de soi-même,* par lesquels il justifie aux yeux de sa raison son cœur déjà « plein de cités » et « qui aime tellement ces choses visibles ! ». La grâce de la présence et de l'appel divins, trouvant d'ailleurs « jointure » dans une nature robuste et souverainement raisonnable, oriente Claudel vers une conception de la poésie qui achève, en le redressant, ou plus exactement en le retournant, en le convertissant, le long effort de libération tenté par Baudelaire, Mallarmé et Rimbaud.

C'est en effet de conversion qu'il s'agit, au sens le plus exact du mot. Changement de sens, de direction. Renversement des perspectives. Et les propositions par lesquelles le poète s'exprime ne peuvent pas ne pas être, comme on dit, renversantes. De même que la vie d'un chrétien depuis peu converti, et les jugements qu'il porte sur soi-même et sur tout, déconcertent, renversent son compagnon demeuré incrédule. Or, de Claudel à Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, il y a la distance de la religion à la magie. Impossible de ne pas apercevoir ici la part de l'expérience religieuse dans la formation d'un art poétique. C'est l'idée de sacrifice — plus précisément de la grâce d'un appel incessant au sacrifice — qui, sous-jacente à la spéculation métaphysique de Claudel, le conduit à inverser le sens du mouvement symboliste. Plus tard cette idée s'incarnera dans Violaine, Sygne, Prouhèze. Nous la retrouverons, essentielle, dans les commentaires des Livres Saints. Par elle, dès l'*Art Poétique,* la poésie est assurée de survivre à la catastrophe d'Igitur.

Au point de départ, chez Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, et chez Claudel, la même sensation d'étouffement dans le « bagne matérialiste ». La même passion de découvrir brèche, fissure ou porte, par où échapper à l'asphyxie. Telle est la fonction suprême du poète, et la condition de son existence même. Car si le monde n'est qu'un « enchaînement dur d'effets et de causes », si les physiciens ont raison, non seulement dans leur domaine propre, mais d'une manière absolue, il faut dire

avec M. Robert Grosche : « La poésie est une pure impossibilité... et il ne reste d'autre ressource au poète que de descendre au tombeau, ou d'entrer dans une maison de fous (1) ». Aussi bien ce qui n'était chez les Romantiques que jeu et nostalgie vague d'un ailleurs, est maintenant nécessité vitale. La poésie est devenue moyen de connaissance, effort pour révéler le réel, et, du même coup, « changer la vie ». Car, pour l'enfant qui accomplit en enfer sa saison, « la vraie vie est absente ». « Nous ne sommes pas au monde... Quand irons-nous, dit-il, par delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer — les premiers — Noël sur la terre » ? Avant lui, Baudelaire, qui ploie sous « l'horrible fardeau du temps », rêve « d'emporter le Paradis d'un seul coup » et d'éterniser cette extase qu'il eut en entendant le Prélude de *Lohengrin,* « extase faite de volupté et de connaissance. » A la limite, « Enfer ou Ciel, qu'importe ! » Il importe seulement d'ouvrir la brèche par où échapper au spleen et plonger « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ». Chez Mallarmé, même attitude initiale : « s'accrocher à toutes les croisées d'où l'on tourne l'épaule à la vie ». L'étouffement du « triste hôpital » est tel qu'il vaut la peine de briser les fenêtres et de fuir, « au risque de tomber pendant l'éternité » !

Claudel, pareillement, est hanté par l'image de la porte. Dans le poème en prose de *Connaissance de l'Est* intitulé précisément *Portes,* il évoque la « désirable fissure ». *Tête d'Or* fourmille d'allusions à la geôle où l'homme est enfermé. « Le bouilli, dit Simon Agnel, était las d'être mangé en rond ». « Qui ouvrira la porte, demande Cébès, et qui descendra vers moi dans la demeure où je suis, portant le feu jaune dans sa main » ? Simon répond : « Je me lèverai et j'enfoncerai la porte » ! La salle du palais royal, avec la lampe posée à terre, où veillent des hommes étendus, figure le monde clos sur lui-même, incompréhensible cachot : « La dalle est scellée sur

(1) Cf. Documents de la *Vie intellectuelle,* 20 octobre 1930, p. 138.

vous ; elle est scellée et cimentée et attachée avec des ongles de fer ». Cébès mourant crie : « Voici que je suis comme un homme enterré vivant et je suis enfermé comme dans un four ! Donne-moi de la lumière » ! Et plus loin : « Mourir n'est-il point sortir » ? Tête d'Or ne sait que répondre : « Ce monde-ci a été fait pour l'homme et une limite a été tracée autour de lui. Afin qu'il ne sorte pas, et que personne n'entre non plus. » Mais plus tard, s'étant ressaisi, il hurle à la foule : « Vous êtes ici à l'étroit et je vous propose de sortir ». Etant sorti, il parvient à la tête de son armée au sommet du Caucase ; mais c'est pour trouver une autre porte : « Et voici que nous apparaissons à la porte, affrontant l'antique Asie » ! Mourant, il dit encore : « Voici cet ordre que je vous ai donné, c'est que je vous ai commandé de sortir ». Et il salue le soleil : « O Porte » !

Déjà dans quelques-uns de ces textes, à la nécessité instinctive d'ouvrir la brèche pour fuir dans l'invisible se mêle une autre nécessité vaguement pressentie et qui de jour en jour se fera plus urgente : ouvrir la porte pour laisser entrer Quelqu'un qui illumine. Mais qui bouleverse. « Qui descendra vers moi dans la demeure où je suis, portant le feu jaune dans sa main ?... Afin qu'il ne sorte pas et que personne n'entre non plus ». C'est une confuse possibilité, niée d'ailleurs par sa raison, qu'évoque ici Tête d'Or. Le héros de Claudel n'a pas eu ses Vêpres de Notre-Dame. Mais, Claudel, le 24 août 1922, commentant le verset de l'Apocalypse *Ecce sto ad ostium et pulso,* expliquera en clair qu'il est dur à celui qui veut construire lui-même son moi et sa vie de céder à l'Autre qui frappe et pousse : « Qu'est-ce qui arriverait si on ouvrait la porte ? La nuit, le grand vent primitif qui souffle sur les eaux, quelqu'un qu'on ne voit pas mais qui ne nous permettrait plus d'être confortablement chez nous (1) ». Cœuvre, Violaine, Sygne, Rodrigue et Prouhèze connaîtront cette nuit (illuminatrice) et ce vent enseignés à Nicodème sous le nom de seconde naissance. Le consentement au sacrifice.

(1) *Positions et Propositions*, tome 2, p. 186.

Mais l'idée de sacrifice est étrangère aux Symbolistes, du moins en sa forme radicale qui est la substitution de la volonté d'accueil à la volonté de puissance. Qui accueilleraient-ils ? Quoi qu'on puisse dire du « catholicisme » de Baudelaire et de Rimbaud, ces poètes ne se sont pas ouverts à la révélation positive du Dieu transcendant qui, par essence, est Amour, c'est-à-dire lui-même offert et en mouvement vers nous, et demandant d'être accueilli afin de pouvoir à son tour accueillir. Ils ignorent la Croix, signe évident de ce Dieu qui « pour nous s'est rompu et nous est ouvert ». Ils pressentent — et, plus que les autres, Rimbaud qui est hanté par « l'horrible arbrisseau » —, mais ils ne *savent* pas, si ce n'est sans doute, comme Cébès, au seuil de la mort. Le sacrifice que Dieu exige, qui est de ne pas sortir pour conquérir, mais de Le laisser entrer et tout envahir, comment l'accompliraient-ils, s'ils n'ont pas entendu Sa voix ?

Double fonction de la porte ! Double manière d'utiliser la brèche ! Double attitude, magique ou religieuse, volonté de puissance ou consentement libre à l'accueil !

Claudel, le premier, dénonça la contradiction d'un symbolisme païen. Avant le départ en Ethiopie par l'unique porte qui subsiste, celle de la déception, Rimbaud n'eut en effet d'autre ressource, pour échapper au bagne inhabitable, pour tenter de vivre la vraie vie absente, que d'inventer lui-même un « secret pour changer la vie ». La clef du festin ancien est perdue, qui s'appelle la charité ; l'homme Rimbaud la retrouvera peut-être, mais non pas le poète Rimbaud. « Furieux esprit contre la cage », il fait le dieu, se subordonne l'univers comme Dieu. Il cultive l'hallucination, s'efforce à toucher l'être par « un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens ». Alchimie du verbe, magie. Acte démiurgique dont il lui faudra bien reconnaître un jour que « c'était mal » : on ne tente pas impunément de se substituer à Dieu ou de capter le surnaturel comme une proie.

Baudelaire connut le même remords et la même impuissance. M. Marcel Raymond, dans *Génies de France*, a noté comment, voulant « s'emparer immédiatement, sur cette terre

même, d'un paradis révélé » (la contradiction inhérente au symbolisme païen tient toute en cette phrase), et « goûter ici-bas une jouissance absolue qui serait en même temps une connaissance absolue », — la distance entre le sujet et l'objet abolie au point que l'un et l'autre se confondent et que la personnalité est sur le point de disparaître —, Baudelaire s'effraye de son audace. « A force de devenir l'arbre ou tel autre objet, on peut concevoir qu'à la limite l'esprit sente affluer en lui la certitude qu'il a prise sur un univers qui lui est subordonné, qui ne se distingue pas de lui par son essence, pas plus qu'il ne se distingue de Dieu. Il va de soi que Baudelaire, sitôt qu'il voit se dessiner à l'horizon de sa pensée cette démarche ultime, s'empresse de chasser le démon et de marquer d'un signe de réprobation ces activités spirituelles (1) ». Sa poésie, cependant, est « magie suggestive », comme il disait, activité démiurgique, comme celle de Rimbaud. L'homme Baudelaire le sait, et souffre de ce que la poésie baudelairienne soit impuissante à changer de signe. « A mon avis, dit justement Claudel, le plus grand poète français du XIXe siècle est Baudelaire parce qu'il était très intelligent et comprenait très bien où il en était... Il est le poète du Remords » (2).

Quant à Mallarmé, rien de plus instructif que de méditer les quelque douze pages écrites par Claudel sur la *catastrophe d'Igitur*. Mallarmé, mage comme Baudelaire et Rimbaud, invente un autre sortilège.

« Le Vers pour Mallarmé était le moyen par excellence de faire passer la réalité du domaine du sensible à celui de l'intelligible, du domaine du fait à celui de la définition, du temps à l'éternité, du hasard à la nécessité, en l'enfermant dans une combinaison numérique infrangible... Mallarmé a toujours tenu que l'explication du monde, soit par le Vers, soit, autant que j'ai pu le comprendre au cours de nos rares conversations, par une sorte d'énonciation scénique ou de programme auquel la musique et la danse auraient servi de commentaire, soit par le livre et cette espèce d'équation typographique qu'il a réalisée dans le

(1) Marcel Raymond, *Génies de France* (Collection des Cahiers du Rhône, La Baconnière, Neufchâtel, 1942), p. 201.
(2) *Positions et Propositions*, t. 2, p. 12.

Coup de dés, était une chose possible. Mais au-devant de cette possibilité, il n'y eut plus désormais à sa place qu'une ballerine de l'Opéra avec son écharpe de gaze, elle-même impersonnellement gaze, élusion et sourire. »

Et voici le texte capital :

« Si ce monde autour de nous tel quel est la seule réalité, si l'explication que nous pouvons en trouver n'est qu'une mimique et non pas une clef, à quoi bon se fatiguer à sortir de nos ressources poétiques un double vain... Sous la copieuse machine des apparences il y a en réalité vacance, absence. Il a planté au flanc du monstre un regard pur. L'aventure d'Igitur est achevée. Il a passé de la nuit au vide et du noir au blanc, comme jadis son œil de la fenêtre voilée d'obscur velours se reportait au blême lac entre ses rivages d'or de la glace. Et sans doute que le meilleur moyen d'exprimer l'absence, c'est encore l'abstention » (1).

Il n'est rien de plus tragique au XIXe siècle que le péché d'angélisme mallarméen. La catastrophe du *Goetterdaemmerung* où sombra l'Imagination wagnérienne (Claudel y fait allusion en note) prête à sourire auprès de cette entrée somptueuse dans le néant. Des trois grands poètes qui tentèrent, avant Claudel, de connaître par l'acte poétique le lien métaphysique de l'humain et du divin, Mallarmé est peut-être celui qui nous émeut le plus. C'est lui, sans doute, qui manifeste le plus nettement, qui rend comme perceptible à l'œil, le changement de sens imposé par le catholicisme de Claudel à la poésie symboliste. La chute d'Igitur est verticale ; les dés lancés « avec cette magnificence du grand seigneur qui jette sa bourse » retombent dans le vide sans aucun bruit. Pas la moindre expression de désespoir ni de révolte. Le silence orgueilleux d'un prince qui abdique et disparaît. L'effort pour créer la nécessité de l'être réussit à créer une nécessité de non-être ; et le disciple le plus fervent de Mallarmé dira que « l'univers n'est qu'un défaut dans la pureté du non-être » (2). Impossible de figurer le destin de Mallarmé, — quand il sut que tout Livre, Vers, ou Signe, est impuissant à abolir le hasard —, autrement que par la verticale. L'inscription d'une

---

(1) *Positions et Propositions,* t. 1, p. 203.
(2) Paul Valéry, *Ebauche d'un serpent.*

courbe impliquerait référence au temps. Or il n'y a pour l'auteur d'*Igitur* ni espérance (ou désespérance) d'un futur, ni reflux vers l'origine. Il y a longtemps qu'il ne parle plus du « ciel antérieur où fleurit la beauté ». Reste « le pur vase d'aucun breuvage » (1).

Pour Baudelaire le temps existe. Mais dans le système des *Correspondances* la porte est en définitive ouverte sur le passé. La « forêt des symboles » n'est pas très éloignée du cosmos primitif qui hantait l'imagination des Romantiques allemands. La « vie antérieure » est enfouie dans l'obscurité du mystère. Les analogies, signes de la parenté des choses, servent à retrouver la « ténébreuse et profonde unité » du sein maternel. La magie mallarméenne était orientée, avant *Igitur,* vers l'avenir, vers une œuvre à produire : l'explication du Monde par le Livre. Celle de Baudelaire regarde du côté du passé : il s'agit d'opérer une reconcentration des êtres pour les contraindre à révéler leur secrète identité. Au terme, pas de mystère pour Mallarmé : la nuit parfaitement pure. A lui s'applique avec une étrange exactitude ce que dit Besme, dans la *Ville,* de « la gemme où le Pur en soi se condense jusqu'a l'azur, et l'azur jusqu'à la Nuit ». Pas de nuit absolue pour Baudelaire, mais l'aube obscure où tout communie en une commune genèse ; une certaine forme de mystère, non proprement religieuse, pas davantage purement biologique, difficile à définir, proche parente (et combien différente pourtant) de l'inspiration d'un Novalis ou du Wagner de *Tristan* dont les Hymnes à la Nuit sont très précisément des Hymnes à l'Obscurité de l'Aube.

Chez Claudel, « ni regret, ni mémoire, ni curiosité, mais seulement le devoir dévorant et la transe de la direction rectiligne ». Peu de regards plus obstinément que le sien détournés du passé et tendus en avant. Et pour ce qui est de la nuit, le symbolisme en est si complexe dans son œuvre qu'il ne faut pas songer ici à en suivre le cheminement. Soulignons

(1) Cf. cependant, à la fin du *Coup de dés* : « Excepté... peut-être... une constellation ». « L'espoir, dit M. Marcel Raymond, demeure et pousse un dernier souffle ». (Stéphane Mallarmé, Essais et Témoignages, p. 57. A la Baconnière, Neufchâtel, 1942).

seulement ces lignes de *Connaissance de l'Est* : « La nuit nous ôte notre preuve, nous ne savons plus où nous sommes... Nous sommes réduits à nous-mêmes... Au sein de cet obscurcissement, la lampe est, quelque part, quelque chose. Elle apparaît toute vivante... Elle a sa provision d'or jusqu'à l'aube. Et moi, que je ne périsse point dans la nuit ! Que je dure jusqu'au jour ! Que je ne m'éteigne que dans la lumière » ! (1) Nul instant dépourvu de lumière ; la nuit est attente de l'aube (éternelle). L'espérance est la forme même du temps.

Rimbaud, plus proche de Claudel, et comme lui délibérément tourné vers l'avenir, entend une voix qui vient de l'avant, et qui parle de liberté. Mais Rimbaud est sans patience. « J'attends Dieu avec gourmandise », dit-il. Pour le saisir sur l'heure, pour « posséder la vérité dans une âme et dans un corps », cède-t-il à un panthéisme plus ou moins kaballiste ? Ce qui est sûr, c'est qu'il va, d'aventures en aventures, faisant le dieu, jusqu'au jour où soudain il renonce et fuit, effrayé du chaos intérieur que son art magique a enfanté. Qu'est cette voix qui murmurait à l'esclave de ne pas « maudire la vie » ? Comme, selon Lacordaire, il n'y a pas deux amours, il n'est qu'une Voix. Mais, quoi qu'il en soit de l'événement d'octobre 1891 à l'hôpital de Marseille, Rimbaud n'avança vers l'avenir que par la porte de l'idéalisme magique.

*

Relisons maintenant l'*Art Poétique* sans perdre de vue que Claudel, entrant à Notre-Dame, le 25 décembre 1886, pour trouver dans les cérémonies du culte catholique « un excitant approprié et la matière de quelques exercices décadents », était un jeune poète prenant le départ dans le même sens que ses aînés. Comme eux suffoqué par l'ennui de l'univers-machine, comme eux en quête de portes à ouvrir pour à tout prix fuir le bagne et créer du divin. Un mage en partance. Il allait, Dieu sait par quelle savante et imprévisible alchimie, tenter de courir la même impossible aventure. Et soudain,

(1) La lampe et la cloche.

tandis que la maîtrise chante le *Magnificat,* un Etre « nouveau et formidable » apparaît, barrant la route.

« Dieu existe, il est là. C'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi. Il m'aime, il m'appelle ».

Propositions non écrites, mais entendues, que, vingt-trois ans après, Claudel transcrit telles quelles, brèves, dépourvues de mots accidentels, chacune ajoutant à la précédente le poids de tout un monde révélé.

« Dieu existe » : *existence* de Dieu.

« Il est là » : *présence* de Dieu.

« C'est quelqu'un » : *personnalité* de Dieu.

« C'est un être aussi personnel que moi » : *ressemblance* de l'homme avec Dieu.

« Il m'aime » : *amour* de Dieu.

« Il m'appelle » : *vocation.*

Et *drame,* car tout cela est tellement un, indissoluble, indéchirable, qu'à l'émouvante douceur de l'entendre se mêle « un sentiment d'épouvante et presque d'horreur ». Un combat commence, le combat spirituel dont Rimbaud disait qu'il est « aussi brutal que la bataille d'hommes ». Les exigences de Dieu sont terribles, et l'homme, qui est sensuel, passionné, violent, résiste. Jusqu'à ce qu'enfin, après quatre ans, il cède.

Tu m'as vaincu, mon bien-aimé ! Mon ennemi,
Tu m'as pris dans les mains mes armes une à une.
Et maintenant je n'ai plus de défense aucune,
Et voici que je suis un devant vous, Ami.

Toute issue est bouchée. Si Dieu est, inutile de songer à faire le dieu :

J'ai fui en vain ; partout j'ai retrouvé la Loi.
Il faut céder enfin...

Dieu empêche qu'on sorte, mais Il demande qu'on Le laisse entrer.

...O porte, il faut admettre
L'hôte...

C'est dur, mais il faut. Bon gré, mal gré. Quel que soit le bouleversement que cela impose :

...Cœur gémissant, il faut subir le maître...

Mais Dieu est Source. Se perdre en sacrifiant sa volonté de puissance, c'est se retrouver plus soi-même en Lui :

...Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi.

Dès lors, le mouvement du symbolisme est fondamentalement inversé, en même temps qu'est brisé le cercle d'un monde soumis aux seules lois de la science. Le Créateur est de nouveau au cœur de sa création, et l'oreille d'un poète est attentive au jaillissement de la Source. Une âme d'artiste enfin s'efforce de coïncider avec « l'éternelle enfance de Dieu ».

*

Je doute qu'on ait prêté jusqu'ici une attention suffisante aux luttes intérieures que Claudel eut à soutenir pendant les années qui suivirent, je ne dis pas l'événement de Noël 1886, mais la confession et la communion de Noël 1890 (jusqu'à l'essai de vie bénédictine de 1900, semble-t-il, qui ne précéda que de peu la composition de l'*Art Poétique*). En fait, sans ces luttes, sans ces souffrances, dont il est facile de percevoir l'écho dans l'*Arbre* et dans les *Vers d'exil*, l'*Art Poétique* serait-il ce qu'il est ? Non point seulement spéculation métaphysique préparée par les longues courses en compagnie d'Aristote et de saint Thomas à travers la campagne chinoise, non point seulement lyrisme et profusion d'images, mais essentiellement drame, et clef de toute la dramaturgie claudélienne avec son épanouissement *nécessaire* dans l'exploration du Livre des livres qui est le Drame des drames.

La question douloureuse est celle-ci : au mage enseveli dans les ténèbres de Notre-Dame est-il possible que le poète survive ?

Claudel écrit : « Peu à peu, lentement et péniblement, se faisait jour dans mon cœur cette idée que l'art et la poésie aussi sont des choses divines... » Tous les mots de cette phrase doivent être pesés. Ils trahissent un doute crucifiant. L'art et la poésie *aussi*... Est-il vrai qu'il n'est pas urgent de les brûler en holocauste aux pieds du Dieu unique ? Y a-t-il des *choses*

divines en dehors de Dieu ? Le Maître installé au centre de l'âme (« en moi plus moi-même que moi ») admet-il que soient entendues d'autres voix que la Sienne ? C'est peut-être mal de connaître autre chose que Dieu seul, de prendre plaisir à cette « voix plurielle » de l'âme comparable aux murmures de la forêt (1). Dieu demande-t-il qu'on Le choisisse, exclusif, Unique Nécessaire, ou bien pour Le louer toutes choses sont-elles nécessaires ? Un autre drame — celui de l'amour — viendra, en 1901, prolonger le drame de la vocation, le porter à son point le plus aigu. Tous les feux de l'univers seront alors éteints par ce diamant : la femme. Telle femme. *Partage de Midi* fait suite à un premier partage : Partage du matin. Quand l'un et l'autre orages seront relativement apaisés (je dis relativement, car Rodrigue quittant le noviciat des jésuites, c'est encore Partage du matin, et Rodrigue aux prises avec Prouhèze, c'est encore Partage de Midi), Claudel évoquera dans les *Grandes Odes* (1906-1908) les heures où Dieu le pressait de Le préférer :

> D'où vient que je considère vos œuvres sans plaisir ?
> Ne me parlez plus de la rose ! Aucun fruit n'a plus de goût pour moi !
> ...O longueur du temps ! Je n'en puis plus et je suis comme quelqu'un qui appuie la main contre le mur.
> ...Voici la rigueur de l'hiver, adieu, ô bel été, la transe et le saisissement de l'immobilité.
> Je préfère l'absolu. Ne me rendez pas à moi-même.
> Voici le froid inexorable, voici Dieu seul.

Mais dans la Maison fermée où la Sagesse habite, l'univers entier des sens, de la beauté et de la joie, demeure présent. Ce que Dieu demandait au poète, ce n'était pas de lui sacrifier l'art et la poésie, mais de manifester au monde ce qu'un poète doit sacrifier pour que l'art et la poésie *aussi* soient des *choses divines*. Pour cela il fallait qu'une sourde anxiété, presque un remords, et la hantise d'un plus grand sacrifice, ne cessassent pas d'accompagner, comme une basse continue, le cheminement de la pensée de Claudel vers la

(1) Moins de murmures dans la forêt à la saint Jean d'été
...que de paroles dans ce jeune cœur comblé de désirs...
Jadis j'étais avec mon âme comme avec une grande forêt (Magnificat).

découverte de la parenté du monde avec son Auteur, fondement du symbolisme chrétien, de tout art, de toute poésie, de toute philosophie. En bref, il fallait la présence réelle de la Croix au centre de l'univers claudélien pour que l'univers claudélien fût un univers chrétien.



Les « grandes thèses » de l'*Art Poétique* ne nous retiendront ici que dans la mesure où les idées développées dans l'*Introduction au « Livre de Ruth »* y sont virtuellement contenues. Le plus urgent, pour l'heure, est de marquer en vertu de quelle nécessité, et non point de quelle pieuse fantaisie, Claudel ouvrit la Bible, la lut, et finalement, pour employer un mot qui lui est cher, l'habita. Les scoliastes ne tarderont guère à foisonner, qui lui reprocheront de jouer imprudemment au théologien, et d'appliquer au texte sacré les ressources d'un esprit mal informé des disciplines scientifiques. Je ne dis pas qu'ils auront toujours tort, et qu'on ne puisse déjà, qu'on ne doive même contester certaines interprétations fondées sur des contre-sens (1), et regretter maintes boutades où s'affirme, sinon un mépris, du moins le refus de prendre en sérieuse considération tel ou tel problème réel que pose l'étude exégétique des textes (2). Mais dans la mesure où ils négligeront de considérer le rapport de néces-

(1) Quelle que soit d'ailleurs la magnificence du commentaire. Voyez par exemple *Les Aventures de Sophie*, p. 162. Rien de plus beau que ces lignes inspirées par le « Dilectus quemadmodum filius unicornium », contre-sens de la Vulgate : « C'est le matin dans le Jura, un peu avant le lever du soleil, et du brouillard on voit s'élever de tous côtés les hautes quenouilles des sapins. Ne sont-ce pas là, dites-moi, des unicornes ? Ces beaux êtres, uurs et droits, *valde elegantes*, dont la croissance se résume en une pointe unique, c'est l'honnêteté même ! est-ce que le Verbe fait chair qui résume en Lui toute la création n'a pas assumé quelque chose de leur port, de leur majesté et de leur salubrité aromatique ? N'est-Il point Lui-même ce Cèdre sacré qui sert de support à la Vigne ? Ah ! ce n'est point l'heureuse Marie seulement à qui nous pouvons dire : Bienheureux ton sein qui L'a porté et tes mamelles qui L'ont nourri ! C'est la Création tout entière qui tressaille en L'apercevant et qui s'écrie : Il nous appartient ! Il a reçu quelque chose de nous ! Il est vraiment notre Fils et le résultat de notre parfaite accroissance ». Mais qui obtiendra de Claudel qu'il se réfère parfois à l'original ? Il ne consentira jamais, je le crains, à lâcher quoi que ce soit du texte de saint Jérôme dont il aime la langue savoureuse et drue, au bénéfice de traductions trop souvent insipides.

(2) Cf. par exemple ce propos rapporté par M. Henri Guillemin (Figaro littéraire, 10 novembre 1942) : « Arbitraire, ce que je fais ? Bien sûr, arbitraire ! Et ces prosecteurs de la lettre morte, ces fiers-à-bras de l'interpolation, ces messieurs qui ont découvert qu'Isaïe était deux, pas arbitraires, leurs arguments, pas gratuites leurs preuves ?... » Cf. aussi *Présence et Prophétie*, note de la page 132.

sité qui lie les compositions actuelles de Claudel à l'ensemble de son œuvre, et singulièrement à l'*Art Poétique,* ils risqueront, victimes eux-mêmes de leurs propres disciplines, soit de méconnaître le poète en son envergure, soit de minimiser son apport à l'étude religieuse de la Sainte Ecriture dont l'exégèse la plus scientifique ne saurait se désintéresser. Déjà d'ardents lecteurs du Claudel antérieur à 1930 refusent obstinément de prêter attention à des livres comme *L'Epée et le miroir* ou *Présence et Prophétie.* Où va s'égarer le grand Claudel ? disent-ils. Et combien de familiers du Livre se persuadent, avant tout examen, que d'un poète il ne peut rien sortir de bon pour la théologie !

S'il est vrai, comme l'affirme la Tradition constante des Pères de l'Eglise, que le Monde et l'Ecriture se correspondent, non comme les termes extérieurs l'un à l'autre d'une comparaison, mais comme les parties liées du même tout (1) — feuillets du même grimoire, volets du même dyptique, mouvements de la même symphonie — nul doute que pour l'un et l'autre documents les principes d'interprétation, d'appréciation ou de lecture soient également correspondants. Ici et là nous sommes en présence d'un texte à la fois mystérieux et lisible. Mystérieux, parce qu'ayant l'Infini pour auteur, lisible, parce qu'ayant nous-mêmes et notre destinée pour objet. Pour l'homme antérieur au péché le Monde était un livre suffisant. De toute créature, transparente à ses yeux sans écailles, il pénétrait le sens spirituel. Dépassant la figure, il atteignait au cœur divin des choses. Toute présence était pour lui signification d'une autre Présence, comme par le moyen de ces lettres tracées sur le papier, c'est la pensée d'un auteur qui présentement me fait signe, oriente en un sens donné ma propre pensée. L'Eden, selon saint Grégoire, était un grand jardin où le premier homme voyait Dieu son Père passer dans la brise du matin. L'arbre et la fleur Le signalaient, parlaient de Lui. L'œuvre du Monde, dûment

---

(1) « Dieu, comme un excellent maître, a pris soin de nous laisser deux écrits parfaits, afin de faire notre éducation d'une manière qui ne laisse rien à désirer : car, dit l'Apôtre, tout ce qui est écrit est écrit pour notre enseignement. Ces deux livres divins sont la création et l'Ecriture sainte ». St Thomas d'Aquin, Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent.

signée (1), avait un *sens*. (Signe, signal, signature ; sens ou direction ou pensée intelligible. Dans ces rapprochements de mots il y a plus que jeux de mots ; il y a révélation d'une connexion réelle d'objets ; tout vocabulaire recèle une philosophie). Mais le péché, qui est raidissement, contraction, ou reploiement sur soi, scella le livre du Monde. Les êtres de la Nature, considérés, non plus selon la relation à Dieu qui les constitue et les explique, mais dans leurs fonctions utiles et selon leur rapport à notre intérêt, bloquèrent dans l'immédiat le mouvement spontané de notre esprit. Il n'y eut plus de *sens*. Nos yeux furent obscurcis. De miroir la création devint mur. La signature de l'Œuvre fut oblitérée. La lettre du texte subsista seule, comparable à ces figures que dessinent sur le papier les caractères d'une langue inconnue, impuissante à guider la pensée vers la main intelligente qui les a tracés. « Entre la transparence du monde et la clarté du regard, dit Charles du Bos, il existe une interdépendance absolue : que la clarté du regard disparaisse, ou même simplement se ternisse, et aussitôt le monde nous apparaît, nous devient opaque. Dieu n'en existe pas moins, mais son œuvre, c'est-à-dire tout ensemble le monde et notre regard, son œuvre fait faillite ».

Alors Dieu déroula le Livre des Ecritures, texte à la fois plus humble et plus magnifique que le Livre du Monde. Plus humble, car les aventures qu'il conte et qui constituent sa lettre sont si simples et communes que l'œil le plus enfantin prend plaisir à les lire et que l'intelligence la plus charnelle n'en est point offusquée. Plus magnifique, car la loi spirituelle qu'il dégage est plus profonde, révélatrice d'un Dieu plus étonnamment Père et Puissance infinie de pardon. Rois, Juges et Prophètes signifient Jésus-Christ. Le signalent. Figurent Dieu dans sa parfaite épiphanie. Redonnent un *sens* à nos âmes en détresse que le péché avait privées du Pôle. *Mirabilius reformasti.*

---

(1) Cf. St Bonaventure, *De dono scientiae*, t. 5, ch. 4 : « Non solum sensibilia signa Scripturarum, sed totus iste mundus sensibilis, secundum quamlibet sui partem, est quasi propositio signans divina invisibilia ».

Mais comme il y eut un péché des lecteurs du Monde, il y eut également, oserons-nous dire un péché ? des lecteurs de la Bible. Le même rationalisme qui obnubila chez ceux-là le sens du religieux conduisit ceux-ci à négliger ce que la théologie appelle le sens spirituel des Ecritures. Même obscurcissement, même appauvrissement, même bloquage de l'intelligence dans l'immédiateté de la lettre, même oubli de l'intention qu'eut Dieu quand Il dicta ses Œuvres : éduquer moralement et religieusement l'humanité.

Nous n'avons pas à examiner ici sous quelles influences se produisit, à partir du XIIIe siècle et plus nettement vers le XVIe, l'abandon, au moins pratique, de l'interprétation spirituelle des Livres Saints. L'histoire de la théologie, consultée, nous parlerait sans doute de réaction nécessaire contre les abus d'un allégorisme puéril et sans frein ; elle nous renverrait à certains textes de grands Docteurs comme Origène et saint Augustin qui ne furent pas exempts de tentations sur ce point et qui y succombèrent maintes fois ; elle nous renverrait surtout à ces Dictionnaires de symboles dont on s'enchantait naïvement au temps de Charlemagne et jusqu'au siècle de saint Thomas, tandis que pullulaient Bestiaires et Herbiers. Elle invoquerait le souci urgent qui s'imposa aux théologiens de la contre-Réforme d'établir avec rigueur le sens littéral des textes. Elle expliquerait enfin comment il fallut, devant les méthodes critiques mises en honneur par la science positive, en rabattre des considérations mystiques et s'appliquer à un indispensable travail d'érudition. Finis, les longs loisirs consacrés à ce que saint Augustin appelle les « saintes délices » de la théologie mystique ! L'esprit moderne exige qu'on prouve, et, dit saint Thomas, on ne peut tirer argument que du sens littéral (1).

Les fidèles se firent complices des savants et des apologistes. Plus la controverse, dépassant le champ clos des Ecoles, s'étalait dans des livres mis à leur portée, plus ils s'habi-

(1) « Ex solo sensu litterali potest trahi argumentum ». Ce qui n'est vrai d'ailleurs que d'une certaine forme d'argumentation.

tuaient à penser la religion en termes de dogme et de morale. Mystère et mystique leur apparurent expressions imprécises et choses désuètes. Le symbole ne fut plus qu'un procédé littéraire. Peu à peu, sous la double influence de la polémique et du rationalisme, le Dieu vivant céda devant les règles d'un code de convenances religieuses appuyé sur un formulaire de vérités à signer.

Ainsi, contre le sens spirituel, théologiens et fidèles firent cause commune : ceux-ci, mal instruits par ceux-là, comprenant de moins en moins comment un même texte peut être susceptible de plusieurs interprétations, ceux-là redoutant que la lecture religieuse de la Bible ne fît obstacle à l'éxégèse critique.

Or, à l'heure où Claudel retrouva la foi, scientistes et littéralistes régnaient. Seuls les poètes se faisaient appeler « symbolistes ». C'eût été faire injure à un savant, physicien ou théologien, que de l'affubler d'une telle épithète. Mais Claudel, détourné de l'impasse du symbolisme magique et harcelé par le Dieu vivant — « Et voici que vous êtes quelqu'un tout-à-coup » ! — prit résolument le parti du symbolisme religieux et renoua la chaîne de la grande Tradition catholique. Pour la lecture du Monde d'abord, pour la lecture de la Bible ensuite. Pouvait-il échapper à la nécessité d'envisager l'un et l'autre Livre, et de leur appliquer les mêmes règles d'interprétation ?

Il s'en prit d'abord à « l'adage assourdissant » : *pas d'effet sans cause* », qui fait de l'univers une machine où toutes les pièces s'enchaînent mécaniquement. Impossible de penser autrement si on cherche à « comprendre le mécanisme des choses de par dessous, comme un chauffeur qui rampe sur le dos sous sa locomotive ». Il faut adopter, pour bien voir, une autre position, celle d'où l'on découvre d'un seul coup l'espace total. C'est-à-dire *de par dessus*, de sorte que la chose ne soit point vue isolément, selon la relation qu'elle implique à cette autre chose que l'on nomme *sa* cause. Mais toutes les choses dans leur ensemble, selon que Dieu qui les crée les voit, chacune reliée à toutes les autres qu'il faut

appeler *ses* causes. Le monde ainsi envisagé compose un vaste et unique tableau où il n'est rien qui ne soit en relation avec tout. Nul être n'est complet par soi, n'a de sens par soi, mais seulement par ce qui lui manque. « Nous ne pouvons définir une chose que par les traits en qui elle diffère de toutes les autres ». L'être particulier est essentiellement indigent ; ce qui lui manque est infini. *Pas d'effet sans causes* (au pluriel) : formule d'humilité. Le romantisme allemand qui s'abandonne à la volupté de l'indifférenciation originelle est exorcisé par cette simple affirmation : « Toute chose est en ce qu'elle diffère » (Le Repos du septième jour). C'est pourquoi, suivant le mot qu'aime à répéter Claudel, la création tout entière est « d'un seul tenant ».

Mais le tableau n'est pas tout fait ; « nous le voyons qui se fait sous nos yeux ». Il y a un sens. « *Sens* : comme on dit le sens d'un cours d'eau, le sens d'une phrase, le sens d'une étoffe, le sens de l'odorat ». C'est-à-dire à la fois intelligence et mouvement, intention et direction. Mouvement en vue d'une réalisation. Ou histoire. La métaphore plastique cède ici devant la métaphore musicale, plus exacte : toutes choses co-naissent, com-posent, con-courent, pour la résolution d'un accord. L'origine de ce mouvement, ou, ce qui revient au même, la nature de l'être créé, est « dans ce frémissement qui saisit la matière au contact d'une réalité différente : l'Esprit... Effet d'une intolérance, impossibilité de rester à la même place, de subsister ». La source du temps est « la peur de Dieu, la répulsion essentielle, enregistrée par l'engin des mondes ». Et la fin du mouvement est cette harmonie divine au sein de laquelle nous avons vocation d'être une voix.

« Ainsi le Temps n'est pas seulement le recommencement perpétuel du jour, du mois et de l'année, il est l'ouvrier de quelque chose de réel, que chaque seconde vient accroître, le *Passé*, ce qui a reçu une fois l'existence... Le passé est une incantation de la chose à venir, sa nécessaire différence génératrice, la somme sans cesse croissante des conditions du futur. Il détermine le *sens*, et, sous ce jour il ne cesse pas d'exister, pas plus que les premiers mots de la phrase quand l'œil atteint les derniers. Bien mieux il ne cesse pas de se développer, de s'organiser en lui-même, comme un édifice dont de nouvelles constructions changent le rôle et l'aspect, comme une phrase encore qu'une

autre phrase explique. Enfin ce qui a été une fois ne perd plus sa vertu opérante ; elle s'accroît de l'apport de chaque seconde. La minute présente diffère de toutes les autres minutes en ce qu'elle n'est pas la lisière de la même quantité de passé. Elle n'explique pas le même passé, elle n'implique pas le même futur. Je continue plus que l'aïeul dont je suis issu. A chaque trait de notre haleine, le monde est aussi nouveau qu'à cette première gorgée d'air dont le premier homme fit son premier souffle » (1).

Dessin, temps, le temps réalisant le dessin : ainsi se définit le dessein de l'Auteur du Monde. Il a voulu que « les choses ne soient point comme les pièces d'une machine, mais comme les éléments en travail inépuisable d'un dessin toujours nouveau ». Or, le rôle départi à tout être est de s'insérer dans le temps pour collaborer au dessin : « J'apparais et je cesse à la place et à l'instant que le commandent le dessin et le dessein à quoi je suis nécessaire ». Rien ne peut être, sans être acteur de ce drame qui se joue de par la volonté créatrice de Dieu : « Le temps passe, dit-on, oui : *il se passe* quelque chose, un drame infiniment complexe aux acteurs entremêlés, que l'action même introduit ou suscite ». Nous disions tableau, puis mélodie ; il faut dire en définitive drame. « Qu'un critique se poste devant la scène béante ! il ne s'agit pas d'une rangée d'automates isolés produisant le même geste indéfiniment, mais d'une action commune, d'une *commedia del' arte*, qui se poursuit ; mes répliques sont stipulées ».

Dans la nature, tout est connaissance et dialogue. Les choses mêmes connaissent en ce qu'elles co-naissent : « Vraiment le bleu connaît la couleur d'orange, vraiment la main son ombre sur le mur ; vraiment et réellement, l'angle d'un triangle connaît les deux autres au même sens qu'Isaac a connu Rébecca. Toute chose qui est désigne cela sans quoi elle n'aurait pu être ». Et leur dialogue est fait de l'obéissance qu'elles consentent, quand et comme il faut, au Maître du jeu : « Le rythme des vents, les migrations des maquereaux et des cygnes, la verdure ou la neige, l'éveil de la puissance végétative, la connaissance de la petite herbe qui attend son humble moment de fleurir, le rut des quadrupèdes et le chant

(1) *Art poétique*, 5e édition, p. 44.

de tous les oiseaux, la longue cuisson de l'été, la riche cadence de l'automne, tout cela observe la mesure, garde le *temps*, reprend et pousse la phrase ailleurs commencée, expose et nourrit le thème, conclut l'accord (1) ; tout cela répond à tel aspect du ciel mathématique, à telle intersection de l'horizon et de la nuit ».

Mais si le rôle des choses est de connaître, la tâche réservée à l'homme, acteur principal du drame, est de comprendre. Car « il a été fabriqué pour s'arranger avec tout (2) ». Comprendre ou prendre avec soi ; se substituer aux choses, leur fournir la conscience dont elles sont privées, de telle sorte qu'en lui leur co-naissance devienne intelligence. Et cela en vue de conduire à son Terme immobile et permanent le monde qui passe. « L'homme est des choses l'image comprenante et consommante, l'hostie intelligible en qui elles sont consommées ». En lui, tout est réuni, lié par un « secret nœud », soustrait au temps, consacré, offert finalement à la grâce à la divinisation (3).

Le drame s'achèvera lorsque le Monde sera réintégré en son Principe. Voici l'homme « dépouillé, le voici nu dans le Regard sévère ». Alors la connaissance ne sera qu'amour : « Dans cette amère vie mortelle, les plus poignantes délices révélées à notre nature sont celles qui accompagnent la création d'une âme par la jonction de deux corps. Hélas ! elles

---

(1) « O Besme, si cette feuille devient jaune,
« Ce n'est point parce que les canaux obstrués se flétrissent.
« Et ce n'est point non plus pour que, tombant, elle abrite et nourrisse au pied de l'arbre les graines et les insectes.
« Elle jaunit pour fournir saintement à la feuille voisine qui est rouge l'accord de la note nécessaire » (*La Ville*, Acte I).

(2) Intellectus est quodammodo omnia.

(3) « Je connais toutes choses et toutes choses se connaissent en moi.
« J'apporte à toute chose sa délivrance.
« Par moi
« Aucune chose ne reste plus seule mais je l'associe à une autre dans mon cœur ». (*L'esprit et l'eau*).
« Et l'impérissable esprit envisage les choses passantes.
« Mais ai-je dit passantes ? voici qu'elles recommencent.
« Et mortelles ? il n'y a plus de mort avec moi » (*Ibid*).
« La feuille jaunit et le fruit tombe, mais la feuille dans mes vers ne périt plus. La voici qui échappe au temps ». (*Ibid*).
« Toute la nature sans moi est vaine ; c'est moi qui lui confère son sens ; toute chose en moi devient
« Eternelle en la notion que j'en ai ; c'est moi qui la consacre et qui la sacrifie ». (*La Maison fermée*).

ne sont que l'image humiliée de cette étreinte substantielle où l'âme, apprenant son nom et l'intention qu'elle satisfait, se proférera pour se livrer, s'aspirera, s'expirera tour à tour. O continuation de notre cœur ! ô parole incommunicable ! ô acte dans le ciel futur ! Toute possession charnelle est incomplète dans son empan et dans sa durée et qu'en sont les transports auprès de ces noces opimes ! Quelle prise, d'un empire ou d'un corps de femme entre des bras impitoyables, comparable à ce saisissement de Dieu par notre âme, comme la chaux saisit le sable, et quelle mort (la mort, notre très précieux patrimoine), nous permet enfin un aussi parfait holocauste, une aussi généreuse restitution, un don si filial et si tendre ? » (1).

Dans la communauté des élus, connaissance, amour, adoration, sont identiques : « Notre occupation pour l'éternité sera l'accomplissement de notre part dans la perpétration de l'Office, le maintien de notre équilibre toujours nouveau dans un immense tact amoureux de tous nos frères, l'élévation de notre voix dans l'inénarrable gémissement de l'Amour » (2).

Tel est dans ses grandes lignes l'*Ars poetica mundi*. Ce qui est au cœur de cette philosophie, pierre d'attente et servante de la théologie de l'*Introduction au « Livre de Ruth »*, c'est le sacrifice ou l'acceptation. Acceptation active. L' « ardente résignation » dont parle Tête d'Or mourant. Il faudra montrer un jour comment le symbolisme de la femme, un des plus complexes de l'œuvre claudélienne, mais dont il est assez facile de suivre le cheminement, illustre point par point les propositions essentielles de l'*Art Poétique* : la femme est celle qui dit *fiat*, et qui, mieux que l'homme toujours plus ou moins conquérant, est disponible à l'accueil et au don.

Accueil de la présence de Dieu, acceptation du mystère.

---

(1) *Art Poétique*, p. 181. Ici s'amorcerait une étude sur l'amour dans le drame claudélien : comment il faut que le cœur humain soit frustré ou trahi, pour qu'il éprouve « une insuffisance à la mesure de son désir ».

(2) *Ibid.* p. 192. Cf. La Muse qui est la Grâce, antistrophe III :

« Voici que du ciel et de la terre détruits il ne se fait plus qu'un seul nid dans la flamme,
« Et l'infatigable cri de la cigale remplit la fournaise assourdissante.
« Ainsi le soleil de l'esprit est comme une cigale dans le soleil de Dieu ».

Mystère, non pas entendu à la manière quasi « biologique » des Romantiques allemands ou purement « poétique » de Mallarmé, mais mystère religieux, mystère chrétien, avec tout ce qu'il exige de dépendance et d'humilité, de respect aussi à l'égard du créé qui est sacré en tant qu'il existe et qu'il figure une Existence cependant tout autre : rien n'est insignifiant, car tout signifie.

Acceptation de l'incomplétude essentielle de tout ce qui n'est pas Dieu, depuis le caillou de la route qui ne peut être sans co-naître, jusqu'au plus grand Ange qui voit la face de son Créateur. Et accueil de toutes choses qui sont causes de chaque chose, sacrifice de n'être qu'un fil de l'indéchirable tissu.

Acceptation du temps et de sa longueur crucifiante ; sacrifice de n'être qu'ouvrier au service d'un Autre dans l'exécution du chef d'œuvre que cet Autre a conçu. Accueil du Maître de chœur, de la mesure, du « tempo » qu'il impose. Vertu de patience (1).

Acceptation de notre fonction sacerdotale ou médiatrice ; sacrifice de n'être pas le terme ultime à quoi convergent les êtres de la nature ; accueil de Celui qui *aspire* à Lui tout le créé, à qui nous devons tout offrir et consacrer.

Acceptation enfin de passer de la connaissance à l'amour et à l'adoration, et non point de conquérir Dieu, mais d'être saisi par Lui, simple cri de cigale, éternellement, dans la fournaise du soleil.

J'ai écrit et souligné le mot : aspirer. C'est bien cela : Dieu nous aspire à Lui. On ne m'ôtera pas de l'esprit la persuasion que Claudel, tandis qu'il composait l'*Art Poétique*, se sentait aspiré par l'Unique Nécessaire (2). La paix n'habita son âme que le jour où il comprit qu'un poète peut efficace-

---

(1) Le saint « ne cesse de faire son œuvre et chimie en grande patience et temps » (*Magnificat*). « Jadis j'ai connu la passion, mais maintenant je n'ai plus que celle de la patience... » (*La Maison fermée*).

(2) Cf. *La mort du lion* (Cahiers du Rhône, n° 1) :
« C'est lui qu'elle attendait, la mer illuminée !
« C'est lui, le fiancé qu'elle appelait tout bas !
« Elle est à l'horizon l'épouse devinée,
« Elle applaudit d'un flot à chacun de ses pas ».

ment aider ses frères à céder à l'aspiration du Dieu vivant. Alors ce fut, plus que la paix, la joie. Il ne cessa pas, il continue aujourd'hui encore d'en être parmi nous le témoin.

*
**

L'*Introduction au « Livre de Ruth »* applique les thèses de l'*Art Poétique* à la lecture des Livres Saints.

« Car c'est tout de même une chose énorme que Dieu ait parlé distinctement aux hommes et que cette parole ait été consignée pour tous les temps dans un document écrit ! Cette parole, cette prière, l'Eglise la met obligatoirement sous l'incomparable ligature du bréviaire dans la bouche de chacun de ses prêtres. Mais ce n'est pas assez de la parcourir des yeux et des lèvres, il faut s'y attacher, il faut y séjourner, il faut s'en imprégner, comme faisaient les Pères antiques, non pas dans un esprit de curiosité vaine, mais de dévotion, il faut l'habiter, il faut l'emmagasiner en nous, il faut dormir et se réveiller avec, il faut nous persuader et persuader pratiquement que, suivant les termes de saint Paul (2 Tim. 3/16), *toute l'Ecriture divinement inspirée est utile,* et qu'elle est tout entière du pain, que c'est d'elle seule que nous avons faim, et que ce n'est pas par des cailloux et par des problèmes entortillés sans queue ni tête que l'on sera puissant à nous la remplacer » (1).

Faisons la part de l'exagération : il y a des problèmes qui ont bel et bien queue et tête. Claudel le sait (2). Mais d'une part la critique textuelle ne l'intéresse pas ; d'autre part qui

---

(1) Introduction au « *Livre de Ruth* », p. 20.

(2) Cf. Introduction, p. 22, cet éloge du sens littéral et des théologiens qui s'y appliquent sainement : « L'interprète littéral ne fait pas autre chose que ce qu'ont fait les apôtres eux-mêmes. Il regarde de près dans leur forme écrite et de loin dans une juste et complète perspective toute l'histoire de notre rédemption. Il y met les yeux, les doigts, le cœur et l'intelligence. Il étudie avec application ce que les autres parcourent d'un regard superficiel et distrait. Voilà ce qui s'est passé, voilà ce que répondent les textes prudemment interrogés, il ne s'agit pas d'un roman ou de spéculations imaginaires, voilà ce qui vraiment a eu lieu, voilà ce qui s'est inséré dans l'histoire, voilà la chose solide que le chrétien doit tout d'abord appréhender pour comprendre. Tout cela, c'est une sainte et magnifique tâche, et au cours de ces dernières années il n'en a pas été de plus nécessaire et de plus urgente. C'est celle à laquelle se sont consacrés le vénéré Père Lagrange et ses disciples et le bienfait en a été inestimable ».

lui reprochera de s'en prendre à ceux d'entre les théologiens qui, de parti pris, ne veulent connaître d'autre exégèse que littérale ? Ceux-ci diront sans doute qu'ils ne contestent pas en théorie l'existence du sens spirituel. Qu'importe à Claudel la théorie, si en fait, un « adage assourdissant » sur l'urgence des travaux critiques, ou, ce qui est pire, le silence des commentateurs sur la valeur du sens figuré, détourne les fidèles et les clercs d'une lecture de la Bible qui soit nourrissante pour leur vie spirituelle !

L'important, c'est que l'Ecriture soit utile, *nous* soit utile. Saint Augustin y insiste : « Gardez-vous, dit-il, de croire que ces choses aient été écrites en vain, que l'on n'y doive chercher qu'un pur récit dépourvu de toute signification mystérieuse. Quel autre qu'un insensé pourrait prétendre qu'un ordre régulier de tradition ait, pendant tant de milliers d'années, si religieusement conservé des livres écrits au hasard, ou que dans ces livres il ne faille chercher qu'un fait historique » ? Le sens historique a pu suffire jadis, mais à nous, il ne suffit pas. Or le livre de Dieu s'adresse autant à nous, hommes d'aujourd'hui, qu'aux contemporains de David ou de saint Paul. « Que faire donc, par exemple, des prescriptions minutieuses du Lévitique, à moins de considérer qu'elles restent pour nous, dans leur sens spirituel et véritable, des injonctions » ? (1). L'Ecriture doit nous être comme du pain. Et comment nous serait-elle une nourriture, dit encore saint Augustin, si elle ne comportait des sens multiples, étagés selon divers plans de profondeur, appropriés au degré de vigueur intellectuelle ou spirituelle de chacun ? Le même texte qui pour telle âme sera comme un lait d'enfant fournira à telle autre, plus cultivée ou plus sainte, un aliment plus substantiel.

Or, il est impossible de justifier la pluralité des sens ou même l'existence d'un sens spirituel, si on cherche à comprendre les textes « de par dessous », comme un chauffeur qui rampe sur le dos sous sa locomotive ». Il faut adopter, pour bien lire, une autre position, celle d'où l'on découvre le Texte en sa totalité. C'est-à-dire *de par dessus*, du point de vue de

(1) Introduction, p. 37.

l'Auteur qui est présent dans l'œuvre qu'Il inspire. Car Dieu n'est pas l'inspirateur du Livre en ce sens seulement qu'un jour il aurait « dicté » à David les Psaumes, à Jean l'Apocalypse. Ce que nous appelons l'inspiration est, en rigueur de termes, l'habitation permanente de Dieu dans sa Parole écrite. Il importe donc, d'une part, d'envisager la Bible comme Dieu, qui la remplit, l'envisage. Non point *ce* précepte ou *cet* événement isolément considéré, selon la relation qu'il implique à *cet* autre précepte ou événement qui en est l'antécédent historique ou logique ; mais chaque texte relié à tous les autres, ne prenant son sens que dans le contexte total. L'Ecriture, corps parfaitement un d'ouvrages réunis par les liens organiques les plus étroits, est, comme l'univers, « d'un seul tenant » (1). Pascal l'avait dit avant Claudel. Et avant Pascal, toute la Tradition.

D'autre part il n'est pas possible qu'une intelligence d'homme épuise jamais le contenu d'un texte où Dieu réside. Pour nous faire entendre que l'Ecriture est mystérieuse et qu'il serait scandaleux qu'elle ne le fût pas, saint Grégoire la compare à la mer (2). On ne vide pas la mer avec une coquille de noix (3). De même, vous n'empêcherez pas le mystère d'accompagner la présence de Dieu. S'en tenir au sens littéral, c'est prétendre que la Bible peut être comprise, au sens strict du mot, c'est-à-dire étreinte, entourée. C'est admettre implicitement que l'océan peut être exploré, l'Infini expliqué, Dieu capté comme une chose. Boire le « lait avare » que dispensent les « maigres mamelles du sens littéral », — d'un certain sens littéral bien entendu (4), celui qui se veut exclusif, non certes celui qu'il est urgent d'établir avec soin pour servir de base solide à toutes les interprétations spirituelles —, c'est méconnaître que la mer même a été mise à notre disposi-

(1) « Il faut s'approcher de l'Ecriture, y entrer comme dans un seul corps, et ne pas déchirer ni rompre les jonctions très constantes et très fortes de sa structure qui en font un tout harmonieux. Or c'est ce que font ceux qui, autant qu'il est en eux, déchirent l'unité de l'Esprit répandu dans toutes les Ecritures ». Origène, *In Joannem*. Ed. Brooke, T. 10, nº 16.

(2) *Homélies sur Ezéchiel*, livre I, homélie 6e.

(3) « Fouillez dedans tant que vous voudrez, vous n'arriverez pas au bout de ces trésors inépuisables ». (*Le Soulier de satin*, dernière scène).

(4) Introduction, p. 47 et note.

tion (1). La mer scripturaire, immensité, dit encore saint Grégoire, où il nous faut plonger sans espoir d'aborder jamais. Il faut dire plus : adopter une interprétation spirituelle exclusive d'autres interprétations, ce serait concevoir le sens spirituel comme un sens littéral au second degré, comme une doublure du sens littéral, ce serait envisager l'esprit comme une seconde lettre, ou, si l'on veut, être matériellement spiritualiste. Il ne faut pas « refuser au Scripteur le droit de dire autre chose (2). Devant la « mystérieuse profondeur de l'Ecriture », comme s'exprime Léon XIII (3) d'un mot qui évoque l'*immensitas pelagi* de saint Grégoire, il faut savoir rester humble et disposé à dépasser d'un élan toujours neuf une interprétation qu'on avoue toujours insuffisamment spirituelle, parce qu'insuffisamment profonde, donc insuffisamment vraie. Aussi savons-nous gré à Claudel de ne pas attribuer à ses propres interprétations une valeur absolue. Elles importent peu, dit-il. Ce sont des propositions, des interrogations, « des suggestions qui se précisent, s'accentuent, et puis s'effacent pour laisser place à d'autres nuances prophétiques qui varient elles-mêmes et se combinent dans les limites d'un certain spectre » (4).

Certains esprits se scandalisent de l'obscurité de l'Ecriture. Ils s'étonnent de ce qu' « autour de l'*aride* qui a émergé tant bien que mal et à quoi messieurs les savants font tout ce qu'ils peuvent pour mériter son nom, il demeure un vaste élément d'incertitude, d'obscurité, de contradictions apparentes où bien des nautonniers se sont perdus » (5). Ces esprits sont aussi peu poétiques que religieux. D'une part, ils méconnaissent que « le poème n'est point fait de ces lettres que je plante comme des clous, mais du blanc qui reste sur le papier » (6) ;

---

(1) « Je regarde la mer ! Tout cela me remplit qui a fin !
« Mais ici et où que je tourne le visage et de cet autre côté
« Il y en a plus et encore et là aussi et toujours et de même et davantage !
Toujours, cher cœur !
« Pas à craindre que mes yeux l'épuisent !» (*L'esprit et l'eau*).

(2) Introduction, p. 34.

(3) Encyclique *Providentissimus Deus*.

(4) *Présence et Prophétie*, p. 165, note.

(5) Introduction, p. 34.

(6) *Les Muses*.

l'hésitation devant le sens des mots contribue à susciter l'élan du moi profond, fait passer à l'acte nos virtualités poétiques. Il est rare qu'Anima soit ébranlée par un texte indiscutable et clos (1). Elle s'émeut au contraire quand le vers a des résonances multiples et suggère au-delà de ce qu'il signifie. C'est alors ce « suspens solennel » dont Claudel a tant de fois parlé, c'est « l'âme arrêtée sur elle-même qui délibère comme dans la dissolution des larmes » (2).

Prétendre d'autre part, à l'aide de « nos raisons à l'infini de grammaire, de vocabulaire et d'histoire », justifier, à l'exclusion de tout autre, telle interprétation d'un texte sacré, revient en fait à nier orgueilleusement le mystère, et, du même coup, l'inspiration. Car sens spirituel et inspiration sont étroitement corrélatifs. Quand Claudel affirme que l'histoire de Rachel et de Lia, si on la limitait à son sens littéral, serait « peu digne de l'élocution du Saint Esprit » (3), il rejoint, avec une étonnante similitude d'expression, la pensée d'Origène disant que « sans le sens spirituel, la Bible ne serait pas digne de Dieu ». Où est Dieu, il y a mystère, donc obscurité. Non certes que Dieu ait positivement voulu que son Texte fût une énigme (4) ; mais la pensée divine, qui est une, est transcendante à toutes les approximations de nos intelligences limitées. C'est pourquoi « autour du sens impératif et littéral, nous apprenons qu'il existe un *champ* de figures (comme on dit : *un champ magnétique*), c'est-à-dire de ressemblances et d'analogies orientées d'une manière plus ou moins directe du côté du fait révélé et confirmé » (5).

Ainsi Claudel, adoptant vis-à-vis de l'Ecriture la même attitude que naguère vis-à-vis du Monde, retrouve deux véri-

---

(1) « La poésie aime à jeter un voile sur la vérité... La vérité, aperçue à travers un voile, prend un aspect plus auguste et plus grandiose, pareille à ces fruits dont la transparence de l'eau relève la beauté ». (Clément d'Alexandrie, *Stromates*, liv. 5, ch. 4 et 9).

(2) « Comprends cette parole à l'oreille de ton âme qui ne résonne que parce qu'elle a cessé » (Cent phrases pour éventail).

(3) *Un poète regarde la Croix*, p. 284, note.

(4) « L'allégorie a quelque chose d'obscur ; ce n'est pas que la Divinité nous cache la vérité par jalousie ; on ne pourrait sans crime la supposer accessible aux passions humaines ; mais elle a voulu que notre intelligence, obligée de pénétrer l'enveloppe mystérieuse, remontât ainsi à la connaissance de la vérité ». (Clément d'Alexandrie, *op. cit.*, ch. 4).

(5) Introduction, p. 31.

tés traditionnelles dans l'Eglise. Celle-ci d'abord : toute la Bible est d'un seul tenant. Puis cette autre : étant inspirée, elle a un sens spirituel. Mais voici la vérité essentielle, à laquelle nous introduit ce texte de saint Irénée (1) : « A eux tous, les Prophètes forment une image de l'unique Sauveur. De même que dans l'ensemble de nos membres se manifeste l'activité de l'organisme, et que le dessin du corps est donné non par un seul membre, mais par tous à la fois, ainsi les Prophètes pris tous en bloc dessinent-ils d'avance l'unique Sauveur ». Ce que Claudel exprime en disant : « Le sens de l'Ecriture, c'est sa direction (2) ». Sa direction vers Jésus-Christ. D'un bout à l'autre la Bible ne parle que de Lui.

Car le mystère est en forme d'histoire. Ou, si l'on veut, l'histoire est mystère. De même que dans l'ordre de la nature, le tableau n'est pas tout fait, mais se compose selon l'ordre raisonnable immanent à la pensée créatrice, de même l'histoire n'est pas cette série d'événements chaotiques et stagnants que rationalistes et sceptiques voient se dérouler selon les hasards de la politique, mais la réalisation du dessein d'amour dont saint Paul nous dit qu'il est « caché en Dieu dès avant la création du monde ». Comme le mystère de l'univers, c'est l'Etre *aspirant* les êtres, le mystère de l'histoire, c'est Jésus-Christ *aspirant* les siècles. Ils sont en mouvement vers lui, aimantés par lui, soit qu'ils préparent, soit qu'ils continuent et achèvent son Incarnation, laquelle est au centre. « Ce n'est plus la succession gratuite, indéfiniment renouvelée, d'émersions et d'effondrements sur place dont l'histoire de l'Asie nous offre le désolant spectacle. L'Orient s'est manifesté, il a envahi toutes les plages du ciel, et de toutes les parties du monde vers l'étoile qui les guide les Rois Mages se sont mis en route. C'est *la suite des Empires* dont parle Bossuet... C'est un petit enfant qui conduit tout. Servons-nous de lui et de cette femme qui le tient entre ses bras pour interroger le chaos, pour desserrer les mâchoires de la tombe et pour obliger à la confession tous ces simulacres pétrifiés et habillés de

(1) *Adversus haereses*, liv. 4, ch. 33, n 10.
(2) Introduction, p. 82.

rébus qui nous entourent » (1). *Si intellexisti Christum, tunc intellexisti* (Saint Augustin).

Qu'on lise d'affilée la *Légende de Prakriti,* grandiose prélude qui raconte « l'émersion des continents, des espèces et de l'homme, la coopération de la matière avec le dessin, de l'œuvre avec l'Esprit, du Créé avec le Créant » (2), puis le paragraphe quatrième de l'*Introduction au « Livre de Ruth »* (3) avec le développement sur la prophétie d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet* qui constitue le troisième essai de *Présence et Prophétie,* on verra comment se transposent sur le plan de l'histoire les idées de drame et de vocation dont nous avons souligné le rôle essentiel dans la philosophie de l'*Art Poétique.* On comprendra ce que ceci veut dire : Jésus-Christ pôle d'attraction de tout le créé, non seulement humain, mais cosmique. D'accord avec la grande Tradition des Pères, Claudel restaure les notions, oblitérées par le rationalisme, de Providence — nom propre de Dieu considéré dans son rapport à l'histoire —, de prophétisme — intuition du lien qui attache l'actuel à l'éternel —, et de figure — trace visible de Dieu dans le développement phénoménal du Monde. Jésus-Christ annoncé et préfiguré, Jésus-Christ manifesté, Jésus-Christ continué, Jésus-Christ achevé. Gestation de Jésus-Christ, épiphanie de Jésus-Christ, incorporation de toutes choses en Jésus-Christ. Histoire d'Israël, histoire de l'homme Jésus, histoire de l'Eglise, et, à la limite de l'histoire, éternité du Plérôme (4).

L'histoire est, à la lettre, Présence et Prophétie. Prophétie parce que Présence. « Moins suivie que poursuivie », note profondément Claudel (5). Action dramatique, dont chaque péripétie est prégnante de l'idée dont elle favorise le progrès. Chaque personnage paraît au temps marqué, jouant son rôle selon l'ordre de Dieu : Samuel, Saül, David, Ezéchiel... « et tout-à-coup, saint Jean-Baptiste apparaît dans le

---

(1) *L'épée et le miroir,* p. 28.
(2) Introduction, p. 42.
(3) Pp. 42-56.
(4) Umbra in Lege, imago in Evangelio, veritas in coelestibus (St-Ambroise).
(5) Introduction, p. 43.

désert » (1). Et comme le Prologue de l'*Annonce faite à Marie* ne s'éclaire qu'au dernier acte, et la prière du Père jésuite au jour des fiançailles de Rodrigue avec la liberté, ainsi « l'événement du Christ pour nous est venu donner sens et mouvement à tout » (2). Jésus explique l'Ancien Testament qui le préfigurait. Lui-même figure l'ultime vérité, la stature parfaite de son Corps dans le Royaume des cieux. Si la lettre de l'Evangile révèle aux yeux de notre foi le sens caché de l'histoire d'Israël, cette lettre à son tour exige d'être déchiffrée : le Christ historique n'est vraiment compris que dans son rapport avec l'Eglise. C'est pour avoir parmi nous une habitation permanente que Dieu a pris chair dans le sein de Marie. C'est pour diviniser l'humanité qu'Il s'est fait homme. Si la manne figurait l'Eucharistie, l'Eucharistie elle-même figure l'unité des personnes dans la Communauté céleste. Ainsi, « jusqu'à ce que nous soyons venus à la pleine et manifeste vérité qui nous rendra éternellement heureux, toute vérité nous sera la figure d'une vérité plus intime » (Bossuet).

Toute la Bible est *orientée*. Et pareillement l'histoire du monde, et l'histoire de chaque homme. Claudel, qui a horreur du brouillard « où marchent sans savoir où ils sont l'incrédule et l'indifférent » (3), a plus d'une fois transcrit avec amour l'injonction prophétique : *Circumspice, Jerusalem, ad Orientem* ». Regarde, Jérusalem, du côté de l'Orient, et vois la joie que Dieu t'envoie » (4). La joie qui naît de l'orientation. Mais, poète et dramaturge, il s'attache à l'être qui s'oriente, ou que Dieu oriente, plus qu'à l'être orienté. L'heure émouvante où le sens apparaît, surgissant du chaos. Ainsi Prakriti, après d'indéfinis tâtonnements, voit enfin l'animal qui « définitivement a émergé de l'abîme et s'avance à la rencontre de sa destinée » (5). Ainsi, la vision de ce que les choses « veulent dire » succède à « ce stade en quelque sorte visqueux dans l'esprit d'un poète, quand les idées ne sont encore qu'une

(1) *Ibid*, p. 56.
(2) *L'épée et le miroir*, p. 28.
(3) *Corona benignitatis*, p, 23.
(4) *Baruch*, 4/36.
(5) *Figures et Paraboles*, p. 127.

condensation quelque part, une paresse à s'éloigner d'un certain centre d'épaississement » (1). Ainsi, jadis, en ce jour de Noël 1886, cette sommation faite à un poète de se soustraire au hasard et de prendre conscience d'une vocation. L'homme violent, l'orgueilleux à la nuque raide, qui un tel jour entendit Dieu lui interdire le jeu et la magie et la nuit, et qui se débattit avant de céder à l'ordre d'élection dont il était l'objet, pouvait-il envisager distraitement, sans en venir à l'habiter, le Livre qui d'un bout à l'autre n'est que le drame d'une vocation ? A Israël mystérieusement élu, Yahvé impose une orientation, ou, ce qui revient au même, dépose en son sein un germe de salut (2). Qu'il garde cette Promesse jusqu'à ce que vienne la plénitude des temps ! Quelle que soit la séduction des idoles, qu'il soit fidèle ! Fidélité est sacrifice. Qu'il conserve obstinément la semence, bien qu'il éprouve avec souffrance qu'elle est en lui autre chose que lui, — un jour, il saura qu'elle est plus lui-même que lui —, jusqu'à ce qu'une Femme, pleinement disponible à l'accueil et au don, prononce le *fiat* qui fera surgir, après tant de sacrifices figuratifs, la réalité du Sacrifice. Interminable dialogue entre Yahvé qui soustrait Israël au hasard, et Israël qui ne cesse de vouloir se soustraire à l'orientation qui le constitue peuple de Dieu. Mais Israël s'appelle aussi Mesa, ou Rodrigue, ou Claudel.

François VARILLON.

(1) *Ibid.*, p. 120.
(2) Ecce vir Oriens nomen ejus. Voici un homme dont le nom est Germe (ou Orient). *Zach.* 6/12.

PARADOXES AUTOUR DE L'ADAPTATION

Etre d'abord

De même que l'acte de foi est, de tous les actes, le plus libre, ainsi l'expression de la foi est, de toutes, la plus personnelle.

La soumission à la Vérité révélée et à l'Objet surnaturel n'empêche ni ne dispense de les recevoir en soi pour les exprimer à travers soi. On n'échappe à ce truchement que pour tomber dans le banal et le verbal.

La personnalité authentique ne s'acquiert qu'à force d'impersonnalité voulue et d'abnégation dans la recherche, — et l'influence étendue, impersonnelle en ce sens, ne s'obtient que grâce à cette personnalité..

A tout témoignage s'applique à plein la parole de Jésus : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ».

Autant est odieuse, et en matière de foi plus qu'en toute autre, la recherche de l'originalité, autant est indispensable l'expression de la personnalité.

Exprimez-vous vous-même, et l'adaptation vous sera donnée par surcroît.

Pensez, vivez, soyez : puis, tâchez d'exprimer scrupuleusement ce que vous pensez, ce que vous vivez, ce que vous êtes.

■

On se demande comment *être adapté*. Il faudrait d'abord savoir comment *être*.

L'adaptation trop recherchée ne peut aboutir qu'à l'actualité de la mode. Elle est toujours superficielle, — et, au surplus, elle vient toujours en retard.

« Comment présenter le christianisme ? comment l'adapter à ceux que je dois évangéliser ? » Souci légitime et nécessaire. Mais s'il se fait trop vite dominant, il peut recéler beaucoup d'orgueil naïf, même lorsque la seconde de ces interrogations fait place à celle-ci, plus orthodoxe : « Comment m'adapter ? » La question essentielle doit être toujours : Qu'est-ce que le christianisme ? Qu'en ai-je compris ? Comment me l'exprimer à moi-même ? etc. Et à de telles questions, on n'a jamais fini de répondre. Le christianisme n'est pas un objet que nous tiendrions en main : c'est un mystère en face duquel nous sommes toujours ignorants et profanes.

On voulait naguère « défendre » le christianisme. On veut aujourd'hui l' « adapter ». Deux intentions excellentes. Mais on fut quelquefois si bien occupé à le défendre, qu'on ne pensait plus à se demander ce qu'il est. Le même danger guette aujourd'hui un souci d'adaptation qui serait trop envahissant.

Ce n'est pas qu'il n'y ait point à s'adapter, encore et toujours. Mais l'adaptation essentielle est spontanée, inconsciente, préalable. Quant à l'adaptation immédiate, elle ne demande que l'effort du dernier instant.

Il ne s'agit pas d'abord d'un « comment présenter », mais d'un « comment voir » et d'un « comment penser ». Faute de quoi, la présentation ne peut être qu'artificielle et mensongère, ou bien elle ne s'élève pas au dessus du procédé de vulgarisation, — qui ne peut être en ce cas que procédé vulgaire.

*

Se proposer délibérément de vulgariser, d'adapter, d'atteindre le grand nombre, n'est point illégitime ni toujours inutile ; mais c'est infailliblement se condamner à faire œuvre médiocre, banale, insignifiante, « vulgaire ». Loi qui

ne souffre pas plus d'exceptions que la loi de contradiction elle-même.

Rien n'est plus contraire à l'idée de *témoignage* que l'idée de *vulgarisation*. Rien de plus différent de l'*apostolat* que la *propagande*.

La profondeur d'une action spirituelle est directement proportionnelle à l'engagement de son auteur.

Comme l'apôtre doit témoigner par sa vie, l'apologiste doit témoigner par sa pensée.

On ne vulgarise pas la religion comme on vulgarise une science, et ce ne sont pas non plus les méthodes ingénieuses ni les dons littéraires qui peuvent y réussir.

*

Rien d'excellent ne peut sortir de celui qui d'abord vise un « public ».

Dans toute recherche du « public » il y a un artifice, une insincérité foncière qui vicie d'avance l'œuvre entreprise.

L'apôtre n'atteint le cœur de la foule qu'en parlant de l'abondance de son cœur.

Il a le souci angoissé de la masse, mais ce qu'il voit en cette masse, c'est une série d'hommes concrets, d'images de Dieu, de personnes, qu'il voudrait pouvoir, comme Dieu même, appeler par leur nom, — par ce nom secret qu'eux-mêmes ne connaissent souvent pas, et qui les révélerait à eux-mêmes.

On n'atteint pas vraiment les hommes, si d'abord on n'atteint l'*homme*.

« Public » et « auteur » sont corrélatifs. L'homme est corrélatif de l'homme.

La catégorie du « public » est tout objective et artificielle. Ce n'est pas surtout affaire de nombre. Le « public » n'est pas plus la masse qu'il n'est l'élite. Le « public » est bête comme la foule, et il n'a pas comme elle une âme. En tant qu'ils forment un « public », les hommes sont extérieurs à eux-mêmes. Penser aux hommes à travers la catégorie du « public », c'est

donc s'interdire de pénétrer jusqu'à l'humain. C'est fatalement méconnaître et la valeur et les besoins de ceux que l'on désire atteindre. C'est s'exposer à faire une besogne d'autant plus stérile qu'on la croira mieux adaptée.

Si l'on veut absolument atteindre un public, c'est une mauvaise manœuvre que d'en viser un autre que l'élite la plus spirituelle et la plus exigeante. Il n'est pas en cela question de technicité, ni de langage abstrait, de doctrine ésotérique ou de problématique subtile, mais de qualité spirituelle et de pureté.

Il y a partout, disséminés dans le monde, des mystiques en puissance ou à l'état sauvage. C'est avant tout ceux-là qu'il faut atteindre. Ceux-là, par définition, ne font partie d'aucun « public ». *Cor ad cor loquitur.*

*

Toute culture est désintéressée. Toute contemplation l'est aussi. Mais de ce désintéressement, toute influence réelle découle. Celle-ci est un résultat, elle ne saurait être un but.

En tenant compte des règles de transposition qu'exigent d'une part discrétion et pudeur, et que d'autre part nécessite le sujet traité, l'idéal serait de ne rien écrire que par le besoin de sortir de soi ce que l'on porte en soi ; par nécessité de s'en délivrer en quelque sorte en le « mettant au jour ».

Rien de fécond ne se fait, dans l'ordre de l'esprit, par une recherche utilitaire. Il faut évacuer tout souci pragmatiste si l'on veut produire un fruit substantiel et durable.

Le contact du croyant avec l'incroyant doit prendre la forme du dialogue. Seule l'action toute puissante de la Sainteté pure en est dispensée, car elle échappe à toute loi. Mais le dialogue ne s'établira jamais, s'il n'est d'abord dialogue avec moi-même.

« Il n'écrivait que pour lui-même ». (Etienne Pascal, préface aux *Pensées*).

*

La Vie s'adapte le milieu ambiant beaucoup plus qu'elle ne s'y adapte.

Il ne s'agit pas d'adapter le christianisme aux hommes, mais d'adapter les hommes au Christ.

Le vrai rayonnement est une force centripète : « J'attirerai tout à moi »... Le problème essentiel de l'apostolat est donc le problème de l'être de l'apôtre. Le problème essentiel de l'apologétique est le problème de l'être de la doctrine, — non, bien entendu, de son être « en soi », mais en l'esprit de l'apologiste.

La Vie attire, comme la Joie.

Le succès même d'une haute vulgarisation est quelquefois, dans l'ordre religieux, un malheur. Un X..., par exemple, brillant professeur, attire à ses cours un nombreux auditoire et propage ainsi, tout le monde le voit et le dit, l'influence chrétienne. Mais, à chaque fois, quelques rares jeunes hommes et jeunes filles, moins dociles, plus exigeants, n'osant peut-être pas se déclarer contre l'ambiance enthousiaste, « font le poing dans leur poche ». Ceux-là, demain, seront les maîtres...

Que l'on songe, aussi, à la « colère concentrée » d'un Proudhon lisant, dans sa jeunesse, les apologistes à la mode de 1830 !

*

La recherche de l'adaptation entraîne comme son ombre la recherche du succès. Mais quelle sera la norme de ce succès ? L'aura-t-on obtenu lorsqu'on aura satisfait tout le monde, lorsqu'on se sera fait comprendre de tous et qu'on n'aura provoqué ni étonnement ni scandale ? Ce succès-là risque fort de n'être que le signe de l'inefficacité. Rien de fort, rien de neuf, rien d'urgent ne pénètre en l'homme qu'à travers des résistances. Pense-t-on que la prédication chrétienne ne doit plus jamais être désormais « scandale » et « folie » aux yeux du monde ?

Les vérités les plus nécessaires, celles dont l'homme a le plus profond besoin, sont aussi le plus souvent celles qui sont le moins consciemment exigées de lui, celles dont il se croit le plus capable de se passer et dont il exige bien plutôt qu'on ne lui parle pas.

S'il convient dans une certaine mesure de s'adapter à ce que l'homme croit être et penser, c'est uniquement en vue de l'expliquer à lui-même en dissipant ses illusions. C'est pour l'amener à poser les vrais problèmes, non pour résoudre les problèmes qu'il croit les siens. Peut-être, en ce cas, une adaptation trop poussée risquerait-elle de supprimer l'élément indispensable de choc.

Ne cures invitationem turbae legentium (Saint Augustin) : n'aie point souci de plaire à la foule des lecteurs.

La « méthode d'immanence » est tout le contraire d'une méthode de complaisance.

L'Evangile est plein de paradoxes, par quoi l'esprit est d'abord secoué. Le Sauveur fait usage de la pédagogie la plus condescendante, mais il dit aussi : « Heureux celui que je n'aurai point scandalisé ! » Et c'est au moins une question, que de savoir si toute doctrine spirituelle un peu forte ne doit pas nécessairement revêtir une forme paradoxale.

Il y a des paradoxes d'expression : on exagère pour « faire valoir ». Et il y a des paradoxes réels. Ceux-ci supposent une antinomie : une vérité nous heurte, une autre vérité l'équilibre. Elle ne la limite pas, mais seulement la situe. Nous ne dirons pas : « ce n'était que cela ». La vérité paradoxale n'est pas limitée sur son plan.

C'est pourquoi, le plus souvent, ni le Christ ni saint Paul n'équilibrent le paradoxe. Ils craignent moins l'interprétation folle, que celle qui le ferait déchoir et le priverait de son « héroïsme ».

*

« Vivre avec son temps » : cela ne signifie pas du tout se laisser aller à la remorque des modes journalières et parta-

ger les passions de la masse. Seuls les courants profonds expliquent les remous de surface, seuls ils méritent qu'on s'y attaque par une action de quelque envergure.

Qui ne remonte pas aux causes profondes, n'agira jamais en profondeur.

Horreur du style pittoresque, qui veut suppléer à la vie profonde !

Si l'on n'a égard qu'à l'objection courante et vulgaire, on n'y peut apporter aussi qu'une réponse courante et vulgaire, — qui ne sera point une réponse. Si l'on n'a égard qu'à l'indifférence courante et vulgaire, sans remonter à ses sources et sans l'attaquer à ses sources, on n'y pourra également opposer qu'une foi, que des arguments, que des explications courantes et vulgaires, — qui n'auront pas de prise profonde.

Ce n'est pas avec une littérature de vulgarisation, fût-ce la plus intelligente et la mieux adaptée, qu'on fera jamais une pensée chrétienne, et dans la mesure où manque une pensée chrétienne, dans cette même mesure l'œuvre d'adaptation ne peut elle-même se faire. Or, une pensée chrétienne n'existe nulle part en soi. Elle n'a pas la subsistance objective de la doctrine. Elle ne peut naître que par l'effort de pensée du chrétien, et l'effort de pensée fourni par nos Pères ne nous dispense pas d'un effort analogue. Car la pensée est quelque chose de vivant, — et qui se fige, et se sclérose, et meurt très vite.

Tout le monde peut constater que l'incroyance et l'indifférence, malgré quelques vents contraires, se répandent un peu partout. Parmi les causes d'un tel fait, songe-t-on souvent que chaque année, par une série de drames obscurs, au fond des khagnes de province ou de Paris, ou dans tels milieux analogues, une part importante de l'élite de notre jeunesse perd la foi en découvrant un univers où le christianisme semble n'avoir point de place ? Demain, ce seront les éducateurs de la jeunesse, les maîtres de l'opinion, les écrivains favoris du public. Alors on tentera contre eux, tardivement, maladroitement, timidement, quelques essais de réfutation ; on

sollicitera quelques interventions du Saint-Office ; on improvisera contre eux une apologétique à visées de vulgarisation, comme il le faudra bien, puisque c'est la masse qui subit leur action corrosive. Cependant qu'au fond de khagnes semblables, la même histoire recommencera...

*

C'est parce qu'un N. a pensé pour lui, a cherché pour lui, s'est efforcé de s'exprimer à lui-même, avec toute la rigueur et la sincérité possibles, ce qu'il pensait, ce qu'il croyait, -- c'est pour cela qu'il a rencontré, sans l'avoir visé, une si large audience. Il s'est mis dans son œuvre avec toute sa foi chrétienne, toute son âme mystique, toute sa culture de savant, toutes ses exigences d'intellectuel. Il vivait, il a atteint des vivants. Mieux, il a suscité de la vie. Il a fait passer par ses chemins des esprits qui hésitaient encore au carrefour. Et c'est parce qu'il a d'abord conquis ainsi une poignée de ses contemporains dont l'esprit se trouvait d'avance accordé secrètement au sien, qu'ensuite — et très vite — les échos de sa voix se sont répercutés dans ce qu'il est permis d'appeler une masse profonde. Il a rencontré ce qu'il n'avait point cherché. Ce qui ne veut pas dire qu'à la source de son effort, l'ardeur apostolique n'ait pas été pour beaucoup. Le chrétien qui cherche, en son effort le plus intérieur, cherche avec tous et pour tous.

Ne médisons pas des œuvres difficiles. Peut-être leur principale difficulté vient-elle de ce qu'elles anticipent en forgeant déjà l'avenir. C'est au moment où une œuvre peut être vulgarisée que sa force de pénétration s'épuise. Mais les grandes œuvres, sans avoir à se modifier, se vulgarisent elles-mêmes, parce qu'elles pétrissent l'esprit humain à leur image : *non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me...*

*

Louons tout effort de présentation, — mais au terme d'un tout autre effort. L'homme vrai déteste le « paraître » des

mondains, qui les vide des dernières gouttes de substance qu'ils pourraient avoir... Il n'imite pas pour autant Diogène, et il sait recevoir ses amis.

Parce qu'ils ne sont pas de la nature, disait Péguy, ils croient qu'ils sont de la grâce. Parce qu'ils ne sont pas de leur temps, ils croient qu'ils sont de l'éternité. La science du spécialiste, la doctrine du théologien, le feu même du mystique ne suffisent pas pour porter au loin témoignage : mais l'absence ou la mise à l'écart de ces dons suffit bien moins pour y rendre apte.

Si l'on ne vit, pense et souffre avec les hommes de son temps, comme un des leurs, c'est en vain qu'on prétendra, le moment venu de leur parler, adapter son langage à leur oreille.

« Connaître les modernes, pour répondre à leurs difficultés et à leur attente ». Intention touchante. Mais cette façon de projeter les « modernes » dans l'objet, pour les considérer du dehors, rend vaine cette bonne volonté..

L'apôtre ne dédaigne aucune industrie qui puisse lui ouvrir, fût-ce de loin, l'accès aux âmes. Aucune forme d'écrit, aucun genre littéraire n'est non plus à dédaigner. *Haec oportet facere, et illa non omittere.*

Lorsque j'enseigne mon frère, ce n'est pas moi qui l'enseigne en réalité, mais nous sommes tous deux enseignés de Dieu. La vérité n'est pas un bien que je possède, que je manipule et distribue à mon gré. En le donnant, il faut que je le reçoive encore ; en le faisant trouver, que je le cherche encore ; en l'adaptant, que je continue de m'y adapter.

*

Les *Cahiers de la Quinzaine* furent tout le contraire d'un succès de librairie. Quant à la première *Jeanne d'Arc*, il s'en vendit un exemplaire... J'ai connu le temps où l'on ne pouvait avouer goûter Péguy sans se faire taxer de snobisme. Un Pierre Lasserre faisait encore des amateurs de Péguy les dévots d'une « chapelle littéraire », et le torrent des hommes cultivés l'en croyait. Les mieux disposés pensaient en tout cas

qu'un tel idéaliste ne pouvait exercer aucune action réelle, et que cet auteur plus qu'original était le moins désigné de tous pour être répandu dans la masse.

Aujourd'hui, Péguy est un classique. Il a pénétré partout. De toute notre littérature, il apparaît comme l'un des auteurs les plus accessibles. Ses grands thèmes français et chrétiens trouvent partout un écho. On admire qu'aucun « intellectualisme » déformant ne fasse écran chez lui, comme il le fait chez tant d'autres... Déjà on le lit dans le peuple. Il n'est fermé qu'aux Philistins. Je crains qu'à chercher trop vite une large audience, on ne rencontre, au mieux, que celle de ces Philistins...

L'Humanité fit une œuvre exceptionnelle de pénétration populaire, à ses débuts, au temps où elle était le journal le plus intellectuel de Paris, — et précisément à cause de cela. Il y avait aussi, bien sûr, de grosses ficelles... Mais celles-ci, qui suffiraient à expliquer la diffusion du journal, n'expliquent en rien la pénétration des esprits effectuée par le journal. L'action des journaux à grosses ou petites ficelles ne va qu'à enfler, tourner et retourner, endormir ou surexciter... les passions de la masse, sans jamais créer dans les esprits la moindre valeur nouvelle. Et cependant nous sommes ici sur le plan politique, le plus « impur » de tous !

*

Il y a une vie de la pensée, je veux dire une vie propre à la pensée, qui est plus vie que toute vie sensible. Mais celui qui ne sait ce que c'est que pensée, rejette toute pensée au nom de la vie, incapable qu'il est de discerner pensée vivante et pensée morte. Ainsi certains défenseurs de l'ordre social pourchassent-ils indistinctement les détrousseurs de grands chemins et les prophètes...

Pour celui qui a *vu* un problème, les plus belles choses, et les plus vraies, dites par celui qui ne l'a pas vu, ne sont plus que des mots, et encore des mots.

En revanche, pour celui qui n'a pas vu ce problème, les

choses les plus réelles et les plus topiques, les plus mordantes et les plus incisives, les plus exactement adaptées à leur objet, les plus « nécessaires », dites par celui qui a vu, ne peuvent être que choses en l'air, imaginations, complications, subtilités inutiles, recherches d'originalité, abstractions sans fondement...

Si nous sommes quelquefois portés à méconnaître la profondeur des besoins religieux de nos contemporains, n'est-ce pas parce que les hommes en qui ces besoins s'incarnent avec le plus de force sont ceux que nous ne rencontrons pas, ou ceux auxquels nous nous heurtons comme adversaires ? Mais ici, moins l'on devine, et plus l'on se croit autorisé par l'expérience à nier : les hommes se détournent instinctivement de celui qu'ils sentent n'être pas pour eux porteur de lumière.

*

L'idée de témoignage et l'idée de vocation sont sœurs. Que chacun témoigne selon sa vocation. Que le théologien rende un témoignage de théologien. Son témoignage n'est pas supérieur aux autres, mais il est le sien, celui dont il lui sera demandé compte, celui qu'il doit porter pour être fidèle. S'il n'a pas à rester enfermé dans ses travaux de spécialiste, c'est en *émergeant au delà* qu'il portera son témoignage propre, non en demeurant en deça. Invoquer le besoin des âmes, ou la nécessité d'un langage adapté, ou la supériorité d'une parole concrète et vivante sur les abstractions et les technicités, pour se dispenser d'accomplir la tâche intellectuelle qui lui revient dans l'Eglise et qu'il est seul à pouvoir normalement accomplir, ce n'est point porter témoignage : c'est trahir. Pour dissiper l'illusion, relire l'apologue de saint Ignace dans la méditation des « trois classes ».

L'enseignement, fût-il le plus largement répandu et le plus merveilleusement adapté, n'est pas, comme tel, un témoignage, — encore qu'on puisse témoigner en enseignant. La recherche scientifique, fût-elle la plus spéciale et la plus éloignée apparemment des problèmes vitaux, peut être un témoignage.

Une continuité est indispensable entre le travail théologique, l'action apostolique et les courants de vie spirituelle. Cette continuité n'est pas à sens unique : il doit y avoir action et réaction, *échange*. Théologie, apostolat, spiritualité : chacune de ces trois fonctions est essentielle, et aucune d'elles ne peut s'exercer authentiquement sans l'apport et l'appui des deux autres. Un théologien qui, dans son travail même de théologien, serait coupé de l'apôtre et du spirituel, ne saurait accomplir correctement ce travail. En revanche, que de dangers pour l'apôtre et pour le spirituel, si le théologien vient à manquer ! Que de déviations, et d'abord que de déficits. Le théologien reçoit, et il donne à son tour. Il exprime, et il guide.

Toutes choses, dit Pascal, sont causantes et causées.

*

Avant de pouvoir être adapté dans sa présentation à la génération moderne, il faut de toute nécessité que, en son essence, le christianisme soit lui-même. Et dès là qu'il est lui-même, il est bien près d'être adapté. Car il est de son essence d'être vivant et toujours actuel.

Le gros effort consiste donc à *retrouver* le christianisme dans sa plénitude et dans sa pureté. Effort qui s'impose toujours et sans cesse, comme s'impose toujours et sans cesse une œuvre de réforme à l'intérieur même de l'Eglise. Car si le christianisme est éternel, nous ne lui sommes jamais définitivement acquis. Par une pente naturelle, nous ne cessons jamais de le perdre. Comme Dieu lui-même, il est toujours là, présent tout entier, mais c'est nous qui toujours lui sommes plus ou moins absents. Il nous échappe dans la mesure même où nous croyons le posséder. L'accoutumance et la routine ont une force incroyable de gaspillage et de destruction.

Mais comment retrouver le christianisme, sinon en remontant à ses sources, en tâchant à le ressaisir dans ses époques de vitalité explosive ? Comment retrouver le sens de tant de doctrines et d'institutions qui tendent toujours en nous vers l'abstraction morte et le formalisme, sinon en cherchant à rejoindre la pensée créatrice dont elles sont l'aboutisse-

ment ? Que d'explorations dans les lointains de l'histoire une telle recherche suppose ! que de pénibles reconstitutions, précédées elles-mêmes de longs travaux d'approche ! Pour tout dire d'un mot, que d' « archéologie » ! La tâche n'est pas celle de tous, c'est trop évident, mais il est indispensable qu'elle se fasse. Qu'on ne pense pas atteindre le but à moindres frais : le tenter, serait en quelque sorte escroquerie, et lorsqu'il y va des biens essentiels, l'escroc n'est jamais heureux.

Il a fallu quarante ans de désert pour entrer dans la Terre promise. Il faut quelquefois beaucoup d'aride archéologie pour faire sourdre à nouveau les fontaines d'eau vive.

C'est une grande illusion que de croire qu'il y ait des problèmes « ultérieurs » qu'on peut abandonner aux spécialistes, leur solution ne devant avoir aucun effet sur le plan où l'on a décidé de se maintenir. C'est croire que les problèmes sont extérieurs les uns aux autres. C'est méconnaître la nature de l'esprit.

*

Pour échapper aux vieilleries qui se donnent pour la tradition, nécessité de remonter au plus lointain passé, — qui se révélera le plus proche présent.

Point d'étude sérieuse sans un recul, un refus passager qui peut faire l'effet d'une désertion, d'une évasion... Ce n'est pourtant pas en se tenant toujours au courant de l'actualité quotidienne ou en discutant les slogans de l'homme de la rue et les dernières formes de l'objection courante, qu'on vit avec son temps et qu'on se prépare à agir.

N'est vivant que ce qui est enraciné. Mais pour s'enraciner vraiment, il faut souvent paraître détaché.

Qui veut trop s'adapter risque de se mettre à la remorque.

Prenons garde à une confusion mortelle. Plusieurs de ceux qui parlent aujourd'hui d'adapter le christianisme voudraient, au fond, le changer ; comme plusieurs de ceux qui voudraient, disent-ils, l' « incarner » davantage, voudraient,

au fond, l'enliser. Le christianisme ne doit pas devenir « la religion dont on peut faire ce qu'on veut » (Franz Overbeck).

*

J'ai connu un homme — un prêtre — qui parlait à peu près sur le même ton dans sa chambre, à l'église ou dans une salle de conférences ; qui, devant de petites orphelines ou parmi les philosophes, s'exprimait presque dans les mêmes termes ; qui disait les mêmes choses aux incrédules de notre société moderne, aux païens venus de l'Extrême-Orient et aux croyants de vieille roche. Dans ses propos, qui ne se haussaient jamais jusqu'à l'éloquence, l'appareil des preuves était toujours réduit au minimum ; la discussion en était absente ; ils étaient aussi libres devant des étrangers que dans un groupe d'amis intimes. Sa politesse, d'ailleurs exquise, ignorait les formules de complaisance. Pas d'homme, en un sens, qui fût moins « adapté ». Mais cet homme était tout à tous, et de sa plénitude tous prenaient leur part.

Henri de Lubac.

LES CARNETS DE JOUBERT

Actualité d'un penseur du XIXe siècle

« Notre temps sait tout, mais il ne comprend plus rien » déclarait un penseur du siècle dernier. Il semblerait que le nombre accru de nos connaissances, et nos techniques impeccables, doivent meubler, libérer, approfondir notre intelligence. Grâce à l'écran qui parle et chante, notre oreille, notre œil sont aussi puissants désormais que le monde est gros. Nous savons tout, mais cela nous sert-il ? Pouvoir entendre à deux secondes d'intervalle le speaker de Vienne après celui de Londres, est-ce là vraiment s'humaniser et progresser ? L'amoncellement de nos possibilités nous écrase : à vrai dire, il faudrait trop d'intelligence pour savoir choisir ; et nous ne sommes pas renouvelés mais plutôt hébétés par tant de richesses ; admirons notre civilisation, mais déplorons, par exemple, que les pires fadaises musicales succèdent vingt fois par jour aux profondeurs de Beethoven, dans la même boîte ingénieuse, devenue aussi catastrophique que le balai de l'apprenti sorcier. Disons que le génie n'existe littéralement plus, pour ceux à qui on le dispense comme un chiffon de papier, anonyme et sali.

Au sortir du bruit émiettant, nous trouvons fade le silence, et vide le loisir. Nous ne chérissons plus rien. Faute de temps, faute de véritable paix, nous risquons de perdre nos goûts essentiels. Et que pouvons-nous inventer ou découvrir, loin des sources vives de la vérité, loin de nous-mêmes, loin de Dieu ? Par trop de moteurs qui nous accaparent et nous emportent, le dos tourné à la contemplation, mais encore plus par tant de livres, de journaux et d'informations diverses, se défait en nous un ordre intérieur qui était préférable à tant d'acquisitions nouvelles. « Toute ta fatigue de tête vient, ô Nathanaël, de la diversité de tes biens. »

*

Ce mot de l'écrivain moderne fait écho à la parole d'un sage déjà plus ancien : « La multitude des livres en ôte le goût et tue le plaisir. » Cette petite phrase date de 1797 : elle est de Joubert. Si vous préférez aux fiévreux bavardages de la radio, un abri de silence où règnent la bonté, l'esprit, la jeunesse du cœur, — ces vertus si désuètes —, je vous invite à relire le Journal intime de Joseph Joubert.

Le penseur Joubert est un de ces auteurs du XIXe siècle dont la connaissance importe le moins du monde à nos modernes bacheliers, quoiqu'il fût le contemporain et l'ami de Chateaubriand, comme chacun sait. Nous sommes heureux que l'édition complète de ses Carnets, assumée par Gallimard et terminée en 1938, ait enfin restitué sa vraie physionomie à ce prince peu connu de la pensée française (1). Nous devons cette « résurrection minutieuse » à l'écrivain Audré Beaunier, qui collationna « avec une piété fraternelle », pour reprendre les mots de Bellessort, les quinze ou vingt mille pages de ces Carnets manuscrits. La mort a interrompu son travail. Il n'a pu écrire, malheureusement, la préface que l'amitié et son esprit étincelant lui eussent inspirée. Mais Mme André Beaunier a bien voulu continuer et mener à terme l'œuvre entreprise. Elle l'a fait précéder d'une jolie et pénétrante biographie de Joubert, laquelle fait suite à la préface d'André Bellessort. Celle-ci, par une grande délicatesse pour l'écrivain regretté, est faite aux trois quarts de pages extraites des œuvres d'André Beaunier. Après avoir dit le plaisir que nous donne une telle édition, nous nous permettons de regretter que l'aération des pages soit si parcimonieuse, et la typographie assez commune ; enfin une table analytique, malgré les lacunes inévitables, n'eût pas été superflue.

*

Si Joubert est resté jusqu'ici dans la pénombre, c'est probablement parce que sa voix fut trop douce ; de plus il n'a

(1) *Les Carnets de Joseph Joubert*, textes recueillis sur les manuscrits autographes, Gallimard, 1938, 2 vol. in-8°, 942 p.

point cherché à construire une œuvre, et nous n'aurons jamais le fin mot de tant de points de suspension ! Nous nous sommes vengés en le laissant vieillir dans nos bibliothèques. Mais ceux qui approchèrent sa personne vivante ne purent l'oublier de sitôt : « M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu, lisons-nous dans les Mémoires d'Outre-Tombe. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme, et personne n'était aussi troublé que lui : il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à la santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne se pouvait empêcher d'être ému de leur tristesse ou de leur joie : c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres... Profond métaphysicien, sa philosophie, par une élaboration qui lui était propre, devenait peinture ou poésie ; Platon à cœur de La Fontaine, il s'était fait l'idée d'une perfection qui l'empêchait de rien achever. Dans des manuscrits trouvés après sa mort, il dit : « Je suis comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons et qui n'exécute aucun air ». Mme Victorine de Chastenay prétendait qu'*il avait l'air d'une âme qui avait rencontré par hasard un corps, et qui s'en tirait comme elle pouvait* (1). Voilà le personnage présenté par ses amis. Essayons maintenant d'écouter cette harpe humaine, et la mélodie qui se forme sous les arpèges liquides.

*

« Platon à cœur de La Fontaine » : quelle société de noms, quelle symbiose plus délicate et plus merveilleuse ! Dans sa solitude où fourmillent les intuitions comme de pures étoiles, Joubert me fait songer à cet oiseau invisible qui perce de son chant le silence d'été ; ces inventions délicates, ce timbre si dru pourraient-ils troubler cette paix ? Ils la font vibrer plutôt,

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, 2e partie.

ils l'expriment et la révèlent. Et cependant le rossignol ne pense rien chanter, sinon son allégresse de petit oiseau (1). De même les Carnets rendent le son d'une âme que ne hante point la célébrité, mais qui pense pour elle-même, parce que la pensée est sa respiration ; se cherchant, se devinant, se découvrant, et aussi nous découvrant à nous-mêmes bien mieux que les fastueux écrivains du même temps, qui songent moins à connaître l'homme qu'à être connus des hommes. Cette voix solitaire nous apporte, harmonisée à ses charmes, la simple sagesse si oubliée, mais si nécessaire, la sagesse d'hier, d'aujourd'hui, de demain. C'est précisément parce qu'elle est toujours identique à elle-même qu'elle précède tous les temps, et réfute par avance les snobismes et les excès que sa profondeur a pressenties ; et l'on s'explique l'appréciation d'un Gabriel Marcel : le Journal de Joubert, nous dit-il, « constitue non seulement un document spirituel incomparable, mais encore une introduction, que j'ose dire à certains égards prophétique, à la pensée contemporaine dans ce qu'elle a de plus hardi et plus vibrant (2) ».

*

Tout d'abord quelles sont les vertus littéraires de cet écrivain qui « filait » ses pensées en s'imaginant que personne jamais « ne les déviderait (3) » ? Le tempérament de Joubert, non moins que sa philosophie, lui a dicté toutes les phrases de ses Carnets, mais aussi une attitude générale d'écrivain : éloigner tout ce qui peut troubler notre simplicité de regard, cette condition première de tout style et de toute pensée. Le grand mot solennel dont se réclame au fond toute école littéraire, fût-elle une chapelle exiguë, lui conviendrait mieux qu'à beaucoup d'autres. Cette « Nature » protéiforme que l'on pense tirer facilement à hue et à dia, et qui est moins

(2) Sans les avoir cherchées, nous rencontrons ces lignes : « Si on voulait être un oiseau, ce n'est pas un aigle, un vautour qu'on voudrait être, mais ce petit oiseau modeste et doué d'amabilité, une fauvette, un rouge-gorge, un rossignol, un oiseau d'espèce moyenne et innocente » (*Carnets*, p. 178).

(2) *Temps Présent*, 27 mai 1938.

(3) *Carnets*, p. 815.

complaisante qu'on ne croit, il la respecte un peu à la manière classique, mais sans la moindre superstition. Pour lui, Nature n'a point ce visage échevelé, ces traits convulsés que lui prêtent les plus décidés romantiques, mais elle ne ressemble pas, non plus, à une Thémis immobile et trop « raisonnable ». Des règles, il en faut, sans doute, mais la plus grande de toutes serait peut-être *le calme*, qui nous guérit de toute extravagance, et qui lave nos yeux — et notre style — de toutes les poussières de la routine. Joubert appartient à l'espèce des voyants, mais qui savent, pareils au philosophe de Rembrandt, rester humblement assis sur une bonne chaise de paille, et à qui une vive sensation, une intuition nouvelle n'arrachent pas nécessairement une trentaine de pages délirantes, mais seulement trois, quatre lignes les plus simples du monde, et d'un poids égal à de longs développements. A quoi bon exagérer, puisque, selon un mot de Talleyrand, « ce qui est exagéré ne compte pas » ?

« L'enthousiasme est toujours calme, toujours lent et reste intime. L'explosion n'est point l'enthousiasme et ne vient point de l'enthousiasme proprement dit, mais d'un état plus violent. L'enthousiasme agit en spirales. Nous le portons dans nos entrailles et il les suit et il leur est conforme en tout » (1).

Notre penseur s'est fait une loi de dire ingénument sa vision, et ce n'est pas si facile. Sur notre palette, tant de couleurs sont fausses, et qu'il faut les mélanger longtemps avant d'en trouver une qui soit presque la bonne ! Mais l'acte d'écrire n'est pas seulement un regard (« De la sincérité des *choses*. La voir. C'est en cela que consiste la vérité (2) »), mais aussi un acte de respect vis-à-vis du lecteur. Il faut donc être intelligible, et comme dirait Claudel, « donnable » à tous. Comme ces paysages pierreux de Grèce ou de Provence dont la beauté n'exige pas plus de verdure, mais les simples jeux de la lumière, la vérité doit être montrée toute pure, réfléchissant la clarté, ou mieux encore la dégageant d'elle-même, comme un objet phosphorescent :

---

(1) *Carnets*, p. 827.
(2) *Carnets*, p. 810.

« Il faut du moins être clair lorsqu'on n'est pas lumineux et c'est ce qu'étaient tous les Grecs » (1).

Clarté qui rend visible, et ensuite lumière qui rend aimable, tels sont les deux degrés de perfection de la vérité. Pour y atteindre, il faut mépriser ces mots prétentieux qui désignent d'un grand geste facile ce qu'ils ne savent point exprimer, ou bien ces mots qui construisent à leurs frais ce qui n'a jamais existé. Ce sont jouets qui amusent, et reflets qui se dissipent :

« Dire d'une phrase qu'elle est harmonieuse, c'est dire qu'elle a un grand défaut, défaut agréable sans doute, mais vrai défaut et dangereux pour les auteurs aussi bien que pour les lecteurs qui en sont également séduits et également corrompus dans leur jugement et leur goût » (2).

En somme Joubert est une âme privilégiée de qui la vérité exige le maximum. Si ce paradoxe nous est permis, un tel écrivain ne veut pas *se souvenir* de la vérité, mais seulement *la voir*. Celui qui raconte *de mémoire* glisse inconsciemment dans la triste littérature flétrie par Verlaine. Il faut garder le contact avec les sources primitives. Et c'est là une grande difficulté, car la vie ne cesse de nous distraire de la fraîche vérité. Les éclairs qui nous illuminent peuvent se compter ; de telles minutes flamboyantes sont aussi brèves que la fuite du rayon lumineux, et comme ce poète hindou le disait du bonheur, elles durent « le temps qu'un grain de moutarde peut rester immobile sur la corne d'un taureau de Shiva ». Peut-être avons-nous là l'explication du « genre littéraire » (que j'ai de peine à employer un pareil mot !) adopté par Joubert. Quatre mots des Carnets nous révèlent le secret :

« Des pensées détachées : élans de l'âme » (3).

Nous comprenons maintenant pourquoi ce sage n'a rien laissé de lui, sinon ces mots si courts, ces pointes de feu. L'on pourrait dire qu'il n'a tenu, pendant cinquante ans, de 1774 à 1824, que le journal de ses *regards*. Il a laissé chaque jour la vérité se manifester, selon son bon plaisir *à elle* ; il n'a jamais

(1) *Carnets*, p. 156.
(2) *Carnets*, p. 818.
(3) *Carnets*, p. 824.

rien voulu ajouter, il n'a jamais consenti à « développer ». Il semble même qu'il ait fait plutôt le contraire :

« Tourmenté par la maudite ambition de mettre toujours tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase et cette phrase dans un mot. C'est moi » (1).

A quoi bon gloser, expliquer, *développer* ? Quoi de plus pur, quoi de plus définitif qu'un regard, et quoi de moins virginal que la page qui a reçu nos explications satisfaites ? D'autres que Joubert eussent tiré de la moindre de ses étincelles la matière de copieuses dissertations.

« Le bavardage des pensées vient de leur multiplicité ; leur multiplicité vient de leur inutilité ; leur inutilité, de leur peu de solidité ou de leur peu de vérité » (2).

Péguy n'est-il pas encore plus brutal quand il déclare sans sourciller qu' « un vers est toujours plus grand que plusieurs vers... », et qu' « un mot est toujours plus grand que plusieurs mots » ? Sur le feuillet que nous citions à l'instant, notre philosophe oppose aux « pensées détachées » qui sont des « élans de l'âme », *les autres pensées,* lesquelles, on va le voir, sont peu flattées :

« De celles qui s'exhalent. De celles qui sont exprimées. De la vapeur et du pressoir. *Torcular.* Il y a du tourment et de la torture. L'esprit, le parfum n'y sont plus » (3).

Mûrir doucement sa phrase, laisser s'arrondir lentement sa pensée, c'est tout un pour Joubert. Nous l'imaginons volontiers, jouant avec ce que la réflexion humaine et la nature ont produit de plus pur, non pour s'en amuser, mais pour en aspirer l'idée originelle et vivante. Quelque mot de Platon, quelque page d'un livre familier, la considération d'un feuillage ou d'un fruit, une couleur de son ciel périgourdin, nourrissent poétiquement son regard intérieur, tandis que s'ébauche en son esprit le sentiment d'une correspondance. Enfin arrive la minute heureuse. Selon le mot poignant de R. M.

---

(1) *Carnets*, p. 818.
(2) *Carnets*, p. 826.
(3) *Carnets*, p. 824.

Rilke, Joubert ne peut plus éviter d'écrire. « Il mourrait, s'il lui était défendu d'écrire (1) ». Car il est possédé par une lumière plus lancinante pour lui qu'une sensation aiguë pour nous. Il voit. Et il ne voit pas comme nos yeux voient un objet lointain : cette pensée est là, ardente et douce. Nous en avons témoignage à toutes les pages de ces Carnets, qui décevraient peut-être une lecture hâtive et curieuse. L'idée n'est point spectacle, pour lui, mais présence, caresse, chaleur. C'est parce qu'elle est là comme un doux regard tout proche, qu'il la note avec cette simplicité, sans finir toujours sa phrase ; et l'ayant notée, il reste avec elle, habitant en elle, la respectant comme la Beauté qu'on n'aime pas sans lui ressembler, sans être elle un peu.

Une telle discrétion nous vaut ces mille et mille diamants d'une eau parfaite. Et surtout qu'on n'aille point parler du ciseleur Joubert, et voir en lui le Hérédia des aphorismes. Rien n'est plus loin de sa pensée que le recueil de maximes polies et repolies. Ne disons pas que son cristal est longuement taillé, car ses facettes sont naturelles. La densité de ces joyaux nous invite à tirer une humble leçon de style. Joubert ignore les raffinements mallarméens, et cependant il sait « donner un sens plus pur aux mots de la tribu ». Il nous apprend à décaper notre vocabulaire, à rendre aux mots leur violence de jadis, leur innocence perdue, et, pour parler comme M. Jean Paulhan, cette « terreur », ou cette douce, cette profonde volupté, non seulement permise mais nécessaire, qu'ils contiendraient si nous savions écrire.

La glane serait facile de ces mots littéralement ressuscités (je cite en son entier chaque réflexion) :

« En tout, être l'âme de beaucoup de choses, et n'être à la tête de rien » (1).

« La religion chrétienne traite les hommes comme des enfants, et ils le sont » (2).

« L'haleine de l'esprit, c'est l'attention » (3).

---

(1) *Les Nouvelles Littéraires*, 1er mai 1937.
(2) *Carnets*, p. 658.
(3) *Carnets*, p. 658.
(4) *Carnets*, p. 659.

« Vivre sans ciel... » (1).

« Tout ce qu'on a pu mesurer paraît petit » (2).

« La piété donne des ailes à l'esprit ; la piété est une espèce de génie » (3).

« C'est aussi des larmes divines qu'un personnage héroïque doit verser ; des larmes moins humides que lumineuses » (4).

« Eclairé. « Etre éclairé. » C'est un grand mot. Qui est-ce qui est éclairé, c'est-à-dire qui a dans sa tête une lumière en permanence ? Qui est-ce qui est éclairé de cette lumière éternelle qui s'attache aux parois des cerveaux où elle est entrée et qui rend ce qu'elle touche éternellement lumineux ? » (5).

*

Un art aussi spirituel est déjà plus qu'un art. Cette écriture est « pleine d'âme », ce style est déjà une pensée. Comment en serait-il autrement chez le disciple de ce Platon qui estimait que la vraie rhétorique doit s'appeler philosophie (6) ? A vrai dire, Joubert n'a point créé une philosophie ; encore moins, comme dirait Péguy, l'a-t-il « malmenée à grands coups de bâton », mais il l'a plutôt écouté se former dans le secret de son âme. Aussi nous ne songerons point à définir ou à classer, mais à respirer un parfum : on ne met pas en tableau synoptique le charme d'une fleur, ou le mystère de sa vie. Avant d'offrir à mon lecteur le bouquet de textes rapprochés d'où jaillira un sens nouveau, nous signalerons d'abord, pour n'en plus parler, les antipathies philosophiques de Joubert : ce sera une première clarté sur notre chemin, et un point de départ. Les deux philosophes que ce penseur n'a pu aimer sont Emmanuel Kant et notre Descartes. Pour savoureux qu'ils soient, nous ne prétendons pas approuver de tout point de pareils éreintements. Nous citons seulement pour montrer les raisons qui inspirent ces critiques :

Voici pour le premier :

---

(1) *Carnets*, p. 174.
(2) *Carnets*, p. 666.
(3) *Carnets*, p. 666.
(4) *Carnets*, p. 595.
(5) *Carnets*, p. 828-829.
(6) *Phèdre*, 278 C.

« Kant paraît s'être fait à lui-même un langage pénible. Et, comme il lui a été pénible à construire, il est pénible à entendre. Ce qui a fait souvent sans doute qu'il a pris son opération pour sa matière. Il a cru se construire des idées en ne se construisant que des mots. Mais il y a dans ses phrases et ses appréhensions quelque chose de tellement opaque qu'il ne lui était guère possible de ne pas croire qu'il y avait là quelque solidité... Nos transparences et nos légèretés nous trompent moins. Il y a un sujet à traiter. Le voici : « Des tromperies que l'esprit se fait à lui-même, selon la nature du langage qu'il emploie. » Celui de Kant est composé de mots abstraits très positifs (c'est-à-dire d'ombres épaisses). Et ces mots, il les a souvent faits lui-même. A reçu d'eux, par conséquent, toutes les impressions que nous font les réalités » (1).

Et ailleurs :

« Kant. Ce qui ressemble à l'art de faire des labyrinthes. Longs circuits et artifices, etc. Palissades. Semblent agrandir le lieu par la multiplicité des bâtiments » (2).

A Descartes, Joubert reproche le « fracas » de sa Physique, ce qu'il appelle ses « pétards (3) ». Et voici comme il juge sa philosophie :

« Tout est tellement plein dans ce système que la pensée même ne peut s'y faire jour et place. On est toujours tenté de crier, comme au parterre : *de l'air, de l'air, du vide !* On étouffe, on est moulu » (4).

C'est peut-être pour excuser de tels jugements que Joubert avoue avec candeur qu'il a « fort étroite cette partie de la tête destinée à recevoir les choses qui ne sont pas claires ». Notre penseur est l'ami d'une certaine visibilité. Mais ici, attention ! Nous appartenons à une génération qui voit rouge dès que vient sur le tapis le mot d'idées claires. Rassurons-nous d'ailleurs : cette philosophie est plus complexe qu'il ne paraît d'abord. D'aucuns la jugeront même inquiétante, quand ils liront ceci :

« Les idées claires nous servent à penser ; mais c'est toujours par quelques idées confuses que nous agissons, ce sont celles qui mènent la vie. »

---

(1) *Carnets*, p. 297.
(2) *Carnets*, p. 312.
(3) *Carnets*, p. 239.
(4) *Carnets*, p. 241.

Voilà de quoi faire dresser l'oreille à plus d'un cartésien, même de bonne composition. Peut-être il laissera dire, en remarquant que l'on se place ici sur le terrain des activités instinctives, au niveau animal ; qu'on relègue ainsi le mystère dans l'infra-humain, sauf à laisser à la tête son diadème de lumière... Il y a bien cet illogisme, cette expression subversive d' « idées confuses ». Mais tout cartésien qui se respecte n'en est pas à une contrariété près : l'odeur du roussi lui est familière !

Seulement il y a plus choquant encore, dans les Carnets :

« Le raisonnement n'est bon que dans les matières où nous ne voyons goutte. C'est le vrai bâton de l'aveugle » (1).

Autrement dit, si votre intelligence voit clair, votre grande mécanique est superflue : oubliez vos « donc » et vos « par conséquent ». Contentez-vous de comprendre droitement, comme un enfant aux yeux clairs. Voilà mon cartésien mal à l'aise : cela deviendrait-il humiliant de raisonner ? Va-t-on considérer comme plaisir inférieur de l'esprit le jeu dialectique des preuves ? Et quelles idées étranges, mon Dieu ! et quelles regrettables confusions ! Ecoutez plutôt :

« Il faut qu'il y ait partout (j'entends dans toutes les œuvres de l'art) de la musique et du dessin » (2).

Et ceci, que les uns trouveront bizarre, et les autres délicieux :

« La petite fille qui entend de la musique pour la première fois et qui s'écrie : « Ah ! c'est Dieu qui nous parle ! » (3).

Ce n'est pas d'hier que Cécile est parmi nous... Et que penser de ce pressentiment « confusionniste » :

« Ah ! si je pouvais m'exprimer par la musique, par la danse, par la peinture, comme je m'exprime par la parole, combien j'aurais d'idées que je n'ai pas et combien de sentiments qui me seront toujours inconnus ! » (4).

---

(1) *Carnets*, p. 208.
(2) *Carnets*, p. 823.
(3) *Carnets*, p. 548.
(4) *Carnets*, p. 922.

Ailleurs, Joubert accouple malicieusement des mots qui hurlent ensemble, pour les gens de sens rassis :

« Un contour est un cercle indécis et légèrement ondoyant. Mathématiques poétiques ! » (1).

« Voilà une étrange compromission, pense mon cartésien. Voilà une expression qui va semer le désordre dans les esprits ! » Et quand elles ne sont pas poétiques,

« Les mathématiques apprennent à faire des ponts »,

nous rappelle-t-on avec un léger sourire, tandis que

« la morale apprend à vivre » (2).

Notons en passant que Boileau lui-même, hélas, se voit accusé d'humiliante façon. La remarque porte sur le vers connu :

« Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens... »
Boileau, en ce moment, avait le rémouleur en vue » (3), prétend Joubert.

Pour quel malin plaisir taquiner le plus honorable des poètes ? Sait-on d'ailleurs ce que Joubert le fantaisiste entend au juste par poésie, ce mot qu'il fait intervenir partout sans mandat, qu'il mêle étrangement aux plus sérieux, entendez aux moins poétiques objets :

« Quiconque n'aura jamais été pieux ne deviendra jamais *poète* » (4).

Et, un peu plus loin :

« Avec Dieu, il ne faut être ni savant, ni philosophe, mais enfant, esclave, écolier et tout au plus *poète* » (5).

C'est prendre plaisir à brouiller le jeu. Et quelle étrange partie est réservée à la métaphysique !

« La véritable métaphysique ne consiste pas à rendre abstrait ce qui est sensible, mais à rendre sensible ce qui est abstrait, apparent ce

---

(1) *Carnets*, p. 647.
(2) *Carnets*, p. 681.
(3) *Carnets*, p. 826.
(4) *Carnets*, p. 861. C'est moi qui souligne.
(5) *Carnets*, p. 868. C'est moi qui souligne.

qui est caché, imaginable s'il se peut ce qui n'est qu'intelligible, intelligible enfin ce qui se dérobe à l'attention » (1).

Et comment souffrir cet outrage infligé aux seigneurs de la pensée, aux philosophes :

« Les poètes ont cent fois plus de bon sens que les philosophes. En cherchant le beau, ils rencontrent plus de vérités que les autres n'en trouvent en cherchant le vrai. Souvenez-vous que la philosophie a une muse, et ne doit pas être une simple officine à raisonnement. »

Citons pour finir le magnifique et terrible :

« Voltaire ! tu as trompé les hommes, en les détrompant » (2).

Tiens ! tiens ! voici que le clair devient le faux lui-même ! Impossible, cette fois, d'esquiver le coup. Les chevaliers de la « clarté française », les champions du lieu-commun sont déroutés, scandalisés : « Votre Joubert décidément bat la campagne, et l'on ne déraisonne pas mieux ! Nous ne supporterons pas une minute de plus ces indécents paradoxes ! » A la bonne heure ! car nous resterons seuls avec Joubert, et nous n'attendions que cela !

Nul moins que ce subtil précurseur n'a donc méconnu le mystère, le halo, l'ineffable, ou, comme dirait Giono, « l'en arrière ». Comme nos poètes modernes, Joubert eût sans doute interrogé *Anima*, le musical des choses et leur infini (3) ; le chant élusif de Mallarmé l'eût fait méditer, et son « paradis antérieur » l'eût plongé sans doute dans un rêve platonicien ; mais à lire et relire les « Carnets », je crois bien qu'il eût à la fin flairé un piège. Ces « au-delà » de la pensée qui furent et demeurent l'objet de la gourmandise symboliste et contemporaine, et qui égarent la poésie encore plus qu'ils ne l'animent, Joubert les chérit instinctivement comme la part la plus secrète de la poésie et de la vérité (4). Et il a raison. Seulement

---

(1) *Carnets*, p. 860.

(2) *Carnets*, p. 549.

(3) « Chose singulière ! Les anciens prenaient en mauvaise part le mot infini. Il était pour eux équivalent à celui d'informe. » (*Carnets*, p. 646). Cet étonnement nous semble révélateur.

(4) Comme le montrent, par exemple, ces deux lignes d'apparence anodine : « Ceux qui ne manifestent que des défauts ou des qualités acquises, étalent et

il faut ajouter qu'il les respecte aussi. Si nous l'interrogions, il nous dirait qu'ils sont une source, un mystérieux aliment, mais non un sujet de description, et peut-être il est vain de vouloir les raconter (1). Si Joubert revenait parmi nous, je pense qu'il serait à l'opposé des Pythies modernes dont notre poésie voit grossir le nombre chaque jour. Le mystère vivant ne se laisse point regarder crûment : sa divine pudeur n'admet en sa présence que l'amoureuse, la ténébreuse foi ; ou si l'on veut l'humilité. Mais les poètes croient *voir* très sincèrement, en ces précieux instants où la pointe de leur stylo égratigne « *la blancheur du vide papier* ». Comme en réalité ils ne *voient* pas toujours, ils s'avisent inconsciemment de mettre la beauté dans l'étrangeté des tours syntaxiques, dans l'inédit des vocables. C'est peut-être un signe des temps. Pressés, et trop précoces, nous voulons forcer le silence à parler malgré lui. Nous exigeons le miracle... C'est que

« Les enfants veulent toujours regarder derrière les miroirs » (2).

Et puis, lisons-nous ailleurs,

« La jeunesse voudrait que tout fût nouveau, comme elle, dans le monde. La vieillesse aime ce qui est ancien. Il faut aimer ce qui est sensé » (3).

Voilà pourquoi nous ne voyons pas que la préciosité, la virtuosité, les jeux du hasard sont pour une bonne moitié dans la mysticité souvent « creuse (4) » de la poésie du vingtième siècle. Le mal n'est pas nouveau, si j'en crois ce trait qui est, malgré l'apparence, délicieux :

« Raffinement de style. Presque tout le monde y excelle aujourd'hui. C'est un art devenu commun. En un mot, l'exquis est partout, le satisfaisant nulle part. « Je voudrais sentir du fumier », disait une femme d'esprit » (5).

---

n'expriment pas. » *Carnets*, p. 642. Si l'expression ne tente pas de remonter jusqu'aux sources vierges de notre pensée, à quoi peut-elle servir ?...

(1) « Dieu a fait la vie pour être pratiquée et non pas pour être connue. » *Carnets*, p. 143.

(2) *Carnets*, p. 110.

(3) *Carnets*, p. 642.

(4) Le mot est d'André Billy (*Figaro*, 13-14 juin 1942).

(5) *Carnets*, p. 806.

Nous nous sommes payés de mots, et notre indigence s'est masquée derrière de somptueuses et d'opaques draperies.

« Ils se donnent un air profond par le grossier prestige d'une certaine obscurité » (1).

affirme durement Joubert de ceux qu'il nomme les idéologues.

Nous voici écartelés entre Boileau et Rimbaud, et nous pensons qu'il faudrait bien opter pour l'un des deux. Mais faisons un pas de plus, et peut-être verrons-nous l'*Art Poétique* s'allumer discrètement aux feux des *Illuminations*. Joubert, disions-nous, admet le mystère poétique, et même métaphysique. Nous disons maintenant : il le trouve, ce mystère, et le trouve seulement dans la clarté. Il lui conviendrait à merveille, le mot si éclairant que M. Pierre Gaxotte appliquait naguère à nos grands écrivains classiques : « Ils dissimulent le mystère derrière la clarté (2) ». Oui, Joubert préfère rester clair comme l'eau d'une fontaine, comme la poésie de La Fontaine. Mais le fond de ses clartés n'est pas aperçu de tous, ni au premier moment. La transparence est le commencement, et si l'on peut dire, le premier aspect de la profondeur. Notre philosophe sait bien que le moindre mot qui est compris de tous ne l'est pas également, que les degrés de l'intelligence ne se comptent pas, et que l'un entend un million de mots, et cent merveilles, là où l'autre ne voit qu'une étiquette commerciale. Il faudrait retourner le mot du vieux maître de philosophie : *ce qui est prose pour les uns est vers pour les autres*. Dites de Monsieur Un Tel qu'il est le père de deux garçons et d'une fille. Pareille phrase ne plongera personne dans l'extase poétique et ne peut hérisser les sourcils d'aucun censeur littéraire. Le mot vient d'être dit ; chacun l'a entendu, mais nul n'a pris garde un instant à cet insondable mystère de la vie donnée et reçue auquel ces mots de père et d'enfant viennent de faire allusion... On m'entend suffisamment, et je sais bien

(1) *Carnets*, p. 724.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1942, p. 122. De son côté, M. Thierry Maulnier affirme que « la faiblesse du surréalisme a été... d'oublier *tout ce qui subsiste de miracle dans l'univers de la clarté.* » Introduction à la poésie française, p. 17. (C'est moi qui souligne).

que si le moindre mot que nous disons devait nous livrer toute son essence, nous n'aurions plus le temps de vivre ; parler deviendrait impossible, à ce compte. *Primum vivere*. Mais nous oublions trop volontiers le *deinde philosophari*. Pour une Marie Noël qui essaie, dans son ardent *Poème du Lait* (1), de goûter la touchante splendeur des mères qui allaitent leur enfant, et de considérer Celui à qui elles ressemblent dans ce geste familier et sublime, combien de femmes dont la tendresse ne va pas plus loin que le nourrisson rose :

« Adam ! Adam ! la douceur d'être mangée,
Qui la savait ? Qui savait le cher supplice
D'être la gorgée émouvante qui glisse
Et m'entraîne toute en mon petit changée ?...

Ne parle pas, Adam ! Adam ! je devine
Où passait la joie en s'en venant au monde. »

Nous agissons, mais nous ne savons guère pourquoi ; nous parlons, mais nous ne comprenons pas le sens de nos paroles, si communes soient-elles. Nous ne savons plus leur poids, leur pointe aiguë ; leur chaleur a disparu, leur lueur est morte. Or la vraie pensée, comme la vraie poésie, consiste peut-être, à l'encontre des prestidigitateurs et des brasseurs d'affaires, à savoir regarder un seul mot, à porter longuement une seule pensée, à les sentir vivre, à les comprendre, et surtout à les oublier au profit de la merveille unique, pleine de sang et de feu que cette idée représente, que désigne ce mot. Fénelon, ce « philosophe presque divin », et ce « théologien presque ignorant », s'il faut en croire le malicieux Joubert (2), a écrit la phrase suivante, à laquelle on peut ne pas prendre garde, tant le vocabulaire en est simple : « Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre ; ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent (3) ». Voilà qui devrait rassurer ceux qui se désespèrent de ne pas connaître toute la terre et tous les astres du ciel. Nos yeux de

---

(1) *Les Chants de la Merci.*
(2) *Carnets*, p. 804.
(3) *L'Education des Filles*, chap. II.

chair qui découvrent, paraît-il, si peu d'étoiles au firmament nocturne en savent plus long que le puissant télescope qui fouille l'océan céleste jusqu'à la profondeur affolante de cinq cents millions d'années-lumière. C'est que nos yeux peuvent toujours dépasser l'image visible, et mêler plus d'esprit et plus d'amour à leur vision.

Dans ses piquantes « *Vérités et Rêveries sur l'Education* », M. René Benjamin raconte l'histoire de cette mère pusillanime qui disait : « Je ne peux pas instruire mon fils. Je ne me rappelle pas le dixième de ce qu'on m'a appris ! » Nous allions peut-être la plaindre, mais l'auteur ajoute : « Chère femme, elle ne savait pas sa chance, ni celle de son petit garçon (1) ! »

Parole de grand sens. Notre *vraie* science se ramène à un petit nombre de mots, aux plus simples, et à un plus petit nombre encore de vérités. Mais dans ces rares certitudes, quelle source vivante, quels lointains aperçus, « *a joy for ever* », en vérité !

Or, toute la science de Joubert se ramène à quatre ou cinq mots : Poésie, Transparence, Lumière, Piété, mots et pensées qui reviennent à tout instant sous sa plume. Mais si ce choix vous paraissait arbitraire, Joubert a pris soin de ramener à cinq mots, ni plus ni moins, le monde des pensées humaines : « Je, d'où, où, pour, comment ? c'est toute la philosophie ». Comme vous voyez, c'est facile à retenir, et peu compliqué ; et cependant le fond de chacun de ces petits mots est plus lointain qu'une étoile (2). Mais comme le dit notre ami à propos de pareils vocables, « toutes les fois que ces mots sont prononcés ou entendus avec indifférence, tout est perdu (3) ».

Ce malheur est fréquent. Chose étrange, nous éprouvons quelque honte — ou quelque ennui — à prononcer les mots essentiels. Ou plutôt nous en avons si peu l'habitude qu'ils nous paraissent vides, nous les dirions d' « utilité publique », avec un léger accent de commisération. « Ce sont là des sujets

(1) P. 91.

(2) Comment ne pas citer ici le mot de Claudel : « Le but de la poésie n'est pas comme dit Baudelaire, de plonger « au fond de l'infini pour trouver du nouveau », mais au fond du défini pour y trouver de l'inépuisable. » *Positions et Propositions*, p. 166.

(3) *Carnets*, p. 859.

de développements oratoires, pensons-nous, d'honnêtes lieux communs, bons à nourrir les exclamations du prédicateur ou les naïves considérations des manuels de piété ». Une phrase nostalgique de Pascal explique cette illusion : « Les pensées pures, qui rendraient l'homme heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder (1) ». La simplicité déçoit, comme l'invisible ; néanmoins elle est seule vraie, comme lui ; et pourtant, ce sont les mots les plus simples qui contiennent les plus étonnantes, ou plutôt les seules vérités. (N'est-ce pas André Gide qui a prétendu que l'unique souci d'un grand artiste, c'est de « devenir banal » (2) ? Ces vérités ne nous touchaient guère à l'heure de notre enfance, de notre adolescence. Personnes adultes, nous sommes devenus trop compliqués — ou trop pressés — pour goûter leur simplicité souveraine. A nos yeux avides de couleurs voyantes et de mouvement, elles paraissent ennuyeuses. En réalité, nous ne sommes pas encore assez grands pour les porter ; mais savoir cela, c'est les chercher en quelque manière, et déjà les aimer obscurément.

Telles sont les pensées de Joubert philosophe. Il nous reste à dire le dernier secret de cette délectable philosophie de la connaissance. Cet aveuglement dont je viens de parler, d'où vient-il ? De ce que nous sommes, hélas, remplis de tout, sauf de la vérité, obsédés que nous sommes par mille soucis, ou bien abrutis par une besogne, ou éblouis par notre science :

« Peu d'esprits sont spacieux, dit Joubert, peu même ont une place vide et offrent quelque point vacant. Presque tous ont des capacités étroites et occupées par quelque savoir qui les bouche. Pour jouir de lui-même et en laisser jouir les autres, il faut qu'un esprit se conserve toujours plus grand que ses propres pensées, et pour cela qu'il leur donne une forme ployante, aisée à resserrer, à étendre, propre enfin à en maintenir la flexibilité naturelle. Tous ces esprits à vues courtes voient clair dans leurs petites idées et ne voient rien dans celles d'autrui. Esprits de nuit et de ténèbres, ils sont semblables à ces mauvais yeux qui voient de près ce qui est obscur, et qui de loin ne peuvent rien apercevoir de ce qui est clair. »

---

(1) Ed. Brunschvicg, p. 123.
(2) *Billets à Angèle*, N. R. F., 1er mars 1921.

Voilà pourquoi Joubert oppose sans cesse la mathématique à la vie. (Car si mon cerveau est plein d'équations, comment aurai-je le temps d'écouter les paroles et les soupirs des hommes, et la voix des choses naturelles ?). Voilà pourquoi les métaphysiciens se trouvent aux antipodes des logiciens.

Les premiers « ont de grandes et belles ou justes idées de Dieu, de l'âme, du ciel, du monde, de la science ». Les seconds « raisonnent bien. D'où l'on voit que la logique est en action ou opération ; la métaphysique en contemplation » (1).

On voit toute la portée d'une pareille distinction. Elle me semble capitale pour l'intelligence de la pensée de Joubert. Elle nous invite à *regarder* plus qu'à *inventer* car regarder, c'est adhérer à tout ce qui est, et l'inventeur ou le mathématicien, solipsistes refermés sur eux-mêmes, risquent d'oublier dans l'orgueil et la joie de leur fabrication la rayonnante réalité (2). Comme nous sommes portés à prendre le change sur le sens de ces rayons et à croire naïvement qu'ils jaillissent de nous, il nous faut revenir sans cesse aux choses *telles que Dieu les a faites,* à ces fruits, à ces fleurs, à ces odeurs qui sont pour Giono « d'une exquise solidité », mais aussi, mais surtout à ces profonds sentiments humains que l'homme n'a point inventés, et qu'il n'a rien à faire qu'à laisser sourdre en lui : « Il faut dans la vie le moins possible raturer les affections tendres », affirment les Carnets. Toujours et partout le même souci de fidélité à cette vérité qui mesure notre esprit, comme elle est la source jaillissante de nos poèmes et de nos musiques.

Voici une courte fable véridique. J'avais l'autre jour sous les yeux une image-réclame pour le Cherry Rocher : l'image représentait de fort belles cerises distribuées autour d'un petit verre plein de la rouge liqueur. Une légende pleine de métaphysique soulignait le tout : « *la cerise elle-même* ». Eh bien, j'ai regret de le dire, ces cerises étaient trop belles, pour être

(1) *Carnets*, p. 295.
(2) N'est-ce pas l'attitude qui dictait ce paradoxe à Thierry Maulnier : « Le poète, autant qu'il est proprement poète, *est beaucoup moins rêveur que le mathématicien,* puisqu'il ne prétend point substituer les signes qu'il assemble à la réalité dont ils peuvent seulement évoquer imparfaitement la présence. » Op. cit., p. 25. (C'est moi qui souligne.)

simplement belles : trop grosses, trop écarlates et trop rondes, elles ne me touchaient pas, et la légende me paraissait mentir. Elles n'étaient pas fraîches, translucides, un peu folâtres comme celles que la nature a coutume de multiplier aux branches des cerisiers. Et voilà, si je ne me trompe, ce qui s'appelle fabriquer la vérité : fabrication généralement peu coûteuse, quoique notre vanité imagine le contraire.

Joubert conte une histoire analogue :

« On est charmé, quand on a lu longtemps Bernardin de Saint-Pierre, de voir la verdure et les arbres moins colorés dans la campagne qu'ils ne le sont dans ses écrits. Ses *Harmonies* nous font aimer les dissonances qu'il bannissait du monde et qu'on y trouve à chaque pas. La nature a bien sa musique, mais elle est rare heureusement. Si la réalité offrait les mélodies que ces messieurs trouvent partout, on vivait dans une langueur extatique, on mourrait d'assoupissement » (1).

Tout cela pourrait servir d'exégèse à ces deux lignes subtiles où perce le respect, où plutôt cette oraison de simplicité que doivent nous inspirer les beautés naturelles :

« Platon disait du bruit harmonieux qu'il attribuait aux sphères : Je l'ai quelquefois entendu en dormant » (2).

Sommeil bienheureux qui symbolise les minutes privilégiées où nous acceptons tel qu'il est ce monde plein de merveilles invisibles.

Cette philosophie nous amène tout naturellement au dénuement. Nous vivons spirituellement dans la mesure où nous savons préférer à nos simagrées bourgeoises la vie première, l'enfance, et la « sauvage douceur » de tout ce qui est vierge ; car « les commencements sont ordinairement plus beaux que les développements. L'enfance est plus belle que l'âge mûr (3) ». Notre âme semble usée par le poids des événements, par le rouleau monotone des jours ajoutés aux jours ; si rarement nous avons à *commencer*, mais presque toujours à *recommencer*, ce qui est un peu mourir de facilité et d'ennui !

---

(1) *Carnets*, p. 807.
(2) *Carnets*, p. 156.
(3) *Carnets*, p. 160.

Qui ne voit que pour commencer de la sorte il faut jeter à la mer tout l'or faux accumulé par notre sagesse aride et notre expérience ? il faut nous perdre. Mais ainsi que le note en souriant André Beaunier, « ce n'est jamais commode d'être une âme (1) ». Notre âme ne fait que rajeunir et nous confondons seulement avec elle notre chair souvent lasse, appesantie, aveugle à la trouvaille, hostile aux senteurs ineffables du matin. Mais pour peu que la beauté vienne à nous frôler de façon plus insistante, à peine l'éclair a-t-il brillé, comme l'âme reconnaît vite son bien, comme elle s'en empare avec ce geste instinctif d'avare ou plutôt d'amoureuse, qui est l'intuition même ! Comment serions-nous insensibles à la vraie beauté ? C'est d'elle que nous sommes nés, c'est d'elle que nous recevons à chaque instant. Savons-nous seulement recevoir et raconter la vérité *après* avoir recueilli son imperceptible parole ?

Nous la recevrons lentement, respectueusement. Car nous exerçons vis-à-vis de la vérité non pas une fonction paternelle mais filiale.

Et pas plus que Psyché n'aurait dû toucher à l'Amour, nous ne devons y toucher, mais être touchés par lui. Et voici la formule définitive qui dessine sa figure lumineuse en clous d'or rivés au ciel de la nuit :

« L'esprit ne peut créer que des erreurs. Les vérités, il ne les crée pas, elles existent. Il ne fait que les voir, les démêler, les découvrir, et les exposer » (2).

Vous avez entendu ce ton inspiré : « que des erreurs » ! si nos mains ouvrières ne peuvent produire un atome matériel, notre esprit ne saurait pas davantage enfanter une once de vérité. Selon le mot splendide de M. Lavelle, « l'orgueil des plus belles inventions doit plier devant l'humilité de la plus pauvre découverte (3) ».

*

Cette démission si peu emphatique nous donne la clé de

(1) *Carnets*, p. 8.
(2) *Carnets*, p. 133.
(3) *La Présence Totale*, p. 20..

la chambre secrète, où brillent les purs trésors. Jusqu'ici nous avons savouré la fraîcheur et la finesse du penseur ; mais si cette philosophie est close, satisfaite, sans faille ni blessure ; si elle n'ose, malgré ses ailes, franchir les limites de quelque douce Hellade bleue, trop humaine, nous sommes déçus. Ces accords sont beaux, mais nous charment-ils au delà des limites de notre esprit ? Tout se passe au contraire comme si Joubert était conduit par une passion dévorante, exigeant l'absolu. Par une logique impérieuse, simple et brutale comme celle d'un enfant, il ne veut plus être ému, séduit, ravi que par la Réalité la plus passionnante, la plus digne de nous posséder :

« Ce qui étonne, étonne une fois ; mais ce qui est vraiment admirable est de plus en plus admiré :
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés... » (1).

Peut-être sa familiarité avec Platon, peut-être une certaine ambiance chrétienne lui ont donné ce sens de l'Essentiel, de l'Unique Beauté. Joubert avait trop bien compris que notre intelligence embrasse peu de choses, et que la lumière raisonnable n'est qu'une ombre. Dès lors, il se produit en cette âme un envahissement de la pensée de Dieu. Et il semble que nous assistions à une croissance spontanée, à une montée régulière vers Dieu, due sans doute pour une large part à la vertu de ces belles, irréprochables pensées, à tant de pureté spirituelle. Pour ce *Platone platonior*, le monde n'est qu' « une goutte d'air (2) », et notre vie est « du vent tissé » (3). Son regard monte, délivré, et quand il l'abaisse, il aperçoit mieux toute la vulgarité de la vie, et toutes ses facilités agréables :

« Adieu, plaisirs. Je me moque de vous, pourvu que j'aime Dieu » (4).

Comme il méprise les amusements, il pense que « la commodité a détruit la religion », et les bavardages stériles le rebutent, car

(1) *Carnets*, p. 822.
(2) *Carnets*, p. 730.
(3) *Carnets*, p. 796.
(4) *Carnets*, p. 763.

« le commérage est de ce qui se passe et non de ce qui est. C'est une curiosité qui roule dans un petit cercle et n'en sort pas » (1).

Progressivement il se sent aspiré vers ce gouffre délicieux où s'abîme toute pensée, tout désir, toute recherche. Que l'on ne croie pas à des raffinements d'esthète, à des jeux de l'intelligence pure. Je ne sais si le grand mot de mystique serait ici déplacé, mais on est bien tenter de l'employer. Joubert, dirais-je volontiers, est un mystique qui ne connaît peut-être pas très bien Jésus-Christ, mais que hante littéralement la pensée de Dieu. Aussi, je m'étonne que Jacques Madaule ait pu écrire que Joubert n'était pas un philosophe, sinon au sens que l'on donnait à ce terme au XVIII[e] siècle (2) !

Philosophe dans tous les sens du mot, me semble-t-il (et aux meilleurs), sauf dans celui que l'on donnait à ce terme au XVIII[e] siècle, c'est sur Dieu qu'il a jeté son dévolu. Pourquoi s'encombrer de mille objets, quand un seul vaut mieux que tous ensemble ? Le Nécessaire est unique. S'étonnera-t-on que je songe ici à cette petite gardeuse de vaches dauphinoise dont l'Abbé Bremond a retrouvé l'histoire merveilleuse, incapable d'apprendre son Notre Père, tant ce premier mot de Père la bouleversait jusqu'aux larmes (3) ?

La hauteur habituelle de sa pensée est extrême. Ce grand amateur du silence se plaît aux réflexions pures comme ces hauts espaces qui offrent leur neige glacée à la lumière ardente. Voici d'abord comment son inquisition délicate lui fait imaginer Dieu :

« Il ne serait pas mal de le représenter par des parfums et de la lumière, la lumière au milieu » (4).

Délicat anthropomorphisme que nous ne pouvons lui reprocher, même un instant. Un tel mot ne frise pas davantage le panthéisme fuligineux d'un Diderot : Joubert a bien dit *représenter*, et les images qu'il choisit, — les plus mallarméennes ou les plus platoniciennes, — ne sont que des symboles marquant une direction : ce que la terre a de plus déli-

(1) *La Vie Intellectuelle*, 1[er] août 1938, p. 289.
(2) *Carnets*, p. 566.
(3) *Histoire Littéraire du Sentiment religieux en France*, tome II, p. 66.
(4) *Carnets*, p. 182.

cat et de plus spirituel oriente les yeux de notre esprit, et pourquoi ne pas dire de notre foi religieuse.

Il est plus émouvant encore de lui voir affirmer paisiblement que le ciel est le repère normal auquel il faut nous reporter si nous voulons avoir l'intelligence de tout le reste. Voici un poétique raccourci de l'analogie thomiste, et qui tient en deux lignes :

« On ne comprend la terre (même son cours et sa figure) que lorsqu'on a connu le ciel » (1).

Toute chose recommence le ciel, mieux encore elle n'a qu'une seule beauté, et c'est le rayon qu'elle emprunte à l'unique Lumière qui dépasse tous les noms :

« Comment ces ouvrages seraient-ils beaux ? Dieu n'y est pas. Or, nul ouvrage n'est beau si Dieu n'y est, soit caché, soit manifesté » (2).

Enfin, le même rayon qui enveloppe les choses nous pénètre nous-mêmes intimement, et le nom de ce rayon est tout simplement la vérité divine :

« Si la vérité consiste à avoir de quoi que ce soit une opinion semblable à la pensée de Dieu même (c'est-à-dire à la pensée que Dieu lui-même a de cette chose), il s'ensuit... etc. » (3).

En un mot, le feu secret qui dévore toutes choses invisiblement n'a d'autre source que Dieu, témoin ce fragment qui rappelle certain poème de St Jean de la Croix :

« *Lumine vestit.* Nous sommes tous et toujours vêtus de Dieu, et investis de sa lumière. Nous pouvons cependant n'y pas penser, comme nous pouvons ne pas penser à nous-mêmes » (4).

Joubert a donc le souci du ciel par-dessus tout (« Ce monde pour l'autre », dit-il) et d'ailleurs le ciel sert même à éclairer ce qui est au-dessous. C'est pourquoi la sagesse humaine regarde vers la sainteté :

« Il n'y a d'heureux que les sages et les saints ; mais les saints plus

---

(1) *Carnets*, p. 903.
(2) *Carnets*, p. 731.
(3) *Carnets*, p. 166. La phrase est restée inachevée.
(4) *Carnets*, p. 440.

que tous les autres. Tant la nature humaine est faite pour la sainteté ! » (1).

(Je ne sais si le génie de Chateaubriand lui eût accordé le temps et le goût d'écrire de tels aphorismes, si brefs soient-ils). Joubert d'ailleurs se garde de confondre la sainteté avec les autres vertus humaines, de la « naturaliser » :

« La piété est une sagesse sublime qui surpasse toutes les autres » (2).

« La religion n'est ni une théologie ni une théosophie. Elle est plus que cela. C'est une discipline, une loi, un joug, une nécessité, un engagement qu'on s'impose et qu'on veut qui soit indissoluble » (3).

Les mots décisifs sont prononcés qui nous permettent d'écarter tout déisme orgueilleux, spéculatif, délicatement jouisseur, excluant toute démarche de la volonté, ignorant la prière. Les « il faut » ne manquent pas à cette philosophie qui n'est trop passive qu'en apparence. Ses impératifs ne sont point catégoriques mais insinuants, et cependant nettement suggérés. Un objet si grand, si pur que Dieu, exige une tendresse plus haute que tout ; et ce n'est pas seulement une direction du regard qu'il requiert, mais aussi une transformation, une épuration de ce regard. Il faudra donc choisir entre nos pensées celles qui sont les plus pures. Car « le sage ne compose point. Entre ses pensées, il en admet peu, il choisit les plus importantes (4) ». Mieux encore, il faut croire que nous sommes plongés dans l'ignorance et l'imperfection. Nos plus vives, nos plus brûlantes passions ne sont qu'un prélude, une ombre ; non un assouvissement, mais un désir :

« Tous nos sentiments et toutes nos pensées ne sont ici-bas que les commencements de sentiments et de pensées qui seront achevés ailleurs » (5).

« Ferme les yeux et tu verras. »

Il faut chercher sans se lasser et oublier un peu ce qui

---

(1) *Carnets*, p. 742.
(2) *Carnets*, p. 762.
(3) *Carnets*, p. 830.
(4) *Carnets*, p. 183.
(5) *Carnets*, p. 168.

nous enfièvre, et nous préoccuper de ce que nous oublions sans cesse car

« le ciel est pour ceux qui y pensent » (1).

Mieux vaut éviter tout commentaire et laisser dans leur vivante pénombre les rêves sans fin que ce simple mot éveille au fond de nous-mêmes. Là est peut-être le nœud de la pensée de Joubert. Pour ce platonicien baptisé, la contemplation est ce que nous faisons de mieux, elle est notre acte suprême, qui nous transforme nous-mêmes, en ces rares instants où nous le posons, et qui nous donne plus que nous ne donnons :

« Penser à Dieu est une action. »

Cette petite médaille d'un or étincelant, je ne puis oublier que je l'ai trouvée pour la première fois dans un écrin digne d'elle, scintillant parmi les pages contemplatives du Journal de Charles du Bos (2). Ainsi sommes-nous transfigurés par cet état de l'âme que Joubert met au-dessus de tous les autres, par cette sagesse sublime, la piété. Il ne tarit pas sur elle. Elle lui inspire ses plus délicates, ses plus profondes élévations, et ce qu'on pourrait appeler ce lyrisme absolu où un homme enferme ses plus lourdes pensées, celles qui le délivrent de tout :

« La piété est au cœur ce que la poésie est à l'imagination, ce qu'une belle métaphysique est à l'esprit. Elle exerce *toute l'étendue* de notre sensibilité » (3).

Elle est le « seul moyen d'échapper à la sécheresse que le travail de la réflexion porte inévitablement dans les sources de notre sensibilité (4) ». Infiniment mieux que les preuves et les raisonnements, elle nous fait voir Dieu en quelque sorte, et chérir Dieu :

« On le connaît par la piété, seule modification de notre âme par laquelle il soit à notre portée et puisse se montrer à nous » (5).

---

(1) *Carnets*, p. 564.
(2) *Extraits d'un Journal*, p. 244.
(3) *Carnets*, p. 130. C'est moi qui souligne.
(4) *Carnets*, p. 203.
(5) *Carnets*, p. 156.

Nous n'y songions pas, et que cela est vrai cependant ! Le Christ lui-même se montrerait inutilement à nous, si sa beauté ne nous inspirait point la tendresse et le désir sans limites :

« *O ubi pietas !*... Seule vertu qui soit à la portée de tous les esprits et à laquelle *les plus petits* puissent atteindre. Sentiment par lequel l'âme reçoit une telle modification qu'elle a par lui sa rondeur absolue et toute la perfection réelle dont sa nature est susceptible » (1).

Mais peut-être vous pensez encore que Joubert se contente d'adorer le brillant fantôme d'une divinité abstraite, pour les jouissances qu'elle lui procure ; de n'attendre de Dieu qu'un aristocratique plaisir, et de nous mener finalement à l'orgueil de l'esprit. Voici pourtant des cris inoubliables qui ressemblent fort peu aux déclarations philosophiques de Voltaire ou aux bouillonnements équivoques d'un Diderot :

« Pardonnez-moi tout ce que vous savez de moi ! Belle prière ! et bien pleine d'humilité » (2).

« O mon Dieu !... Et que suis-je à vos yeux ? Un néant qui aime le plaisir, un néant de vertus » (3).

« Etre loué de Dieu lui-même », quel but ! quelle perspective ! quelle espérance ! quelle ambition ! Et cependant, si cette ambition audacieuse est non seulement permise, mais si même elle est un devoir ? Comme ils le disent : « être loué de Dieu lui-même ! » Oh ! » (4).

« O amour ! ô empressement ! ô éloignement de soi-même ! ô arrivée au sein de Dieu ! » (5).

Je crois bien que le dieu impersonnel des Encyclopédistes n'eût guère été sensible à de tels élans d'humilité et d'amour. Ainsi notre sage renonce à la sagesse de l'esprit pour celle de l'amour, qui est suprême ; car la première est encore humaine, tandis que l'autre se contente de recevoir simplement de Dieu ce qui fait le plus pur de sa richesse. Joubert n'est point fier de ce que son esprit peut inventer ni même de ce qu'il a su découvrir : il est fier seulement de cet Objet que son regard a discerné ; celui-ci est seul enivrant et sa beauté

(1) *Carnets*, p. 164.
(2) *Carnets*, p. 763.
(3) *Carnets*, p. 886.
(4) *Carnets*, p. 886.
(5) *Carnets*, p. 875.

mérite bien qu'on oublie l'esprit qui a su le contempler un instant, malgré sa faible vue.

A une date bien antérieure à ces dernières élévations, Joubert avait noté un jour ce mot qui peut tout résumer, qui nous élève d'un seul coup d'aile au-dessus de tout charme, de toute idée, de toute splendeur :

« Dieu est le lieu où je ne me souviens pas du reste » (1).

Il semble bien que Joubert soit parvenu au cœur des grands mystères de la vérité et de l'amour. Car non content d'entrevoir la beauté de Dieu, il a compris qu'il fallait opérer en nous quelque chose de cette beauté pour l'apercevoir et l'aimer, et que l'une des plus sûres façons de toucher à Dieu, c'est d'abord de comprendre son propre néant, c'est de s'abîmer devant le seul Objet qui soit réellement digne de notre absolue tendresse.



Tout à l'heure, je comparais la voix de Joubert à quelque chant d'oiseau ravissant. Après ces réflexions, je préfère dire que Joubert n'est pas l'oiseau merveilleux, mais plutôt celui qui s'arrête pour l'écouter, plongé dans le charme. Il ne chante point, il prête l'oreille. Je l'imagine dans les demi-ténèbres, marchant à peine pour ne pas remuer les feuilles, de peur qu'une seule note, une syllabe de la révélation radieuse ne soit perdue. Parmi les ramures où il est enfoncé, le rossignol enchante la nuit tiède : sa musique fait vivre les feuillages invisibles, et le souffle nocturne qui les froisse légèrement. Il serait seul, en cette épaisseur végétale, si le poète n'était là, immobile. Et celui-ci ne peut plus se passer d'écouter, car ce chant est devenu son unique Nécessaire.

Jacques REVERTÉGAT.

(1) *Carnets*, p. 129.

CHRONIQUE DE LA VIE FRANÇAISE

Ainsi que son aîné de douze mois, le premier jour de l'an nouveau nous a retrouvés campés dans la guerre, en face d'un avenir toujours obscur, malgré la promesse de quelques lueurs d'aube. Noël toutefois (Noël de guerre lui aussi, et donc évocateur plus que donneur des joies familiales) nous avait apporté le réconfort de deux Messages, l'un du Souverain Pontife à tous ses fils souffrants du monde entier, l'autre du Maréchal Pétain au peuple français.

Du premier, la presse nous a immédiatement communiqué un résumé des passages considérés comme essentiels, mais qui ne pouvait évidemment, en sa maigreur, faire valoir l'ample richesse du texte original, avec la vigueur logique de son enseignement doctrinal appuyé sur les faits, et moins encore la chaleur de son appel à une Croisade universelle pour la paix. Il faut lire ce document dans son intégralité (1). Il s'ajoute aux trois messages antérieurs des « Noël » 1939, 1940, 1941 ; faisant corps avec eux, il vise comme eux à établir les fondements solides d'un ordre nouveau, politique, juridique, économique, social et moral, inspiré des principes chrétiens ; mais il insiste particulièrement « sur les règles fondamentales de l'ordre intérieur des Etats et des peuples ». Que celui-ci soit assuré : alors un ordre juste des relations et de la collaboration internationales sera solidement établi. Le Pape souligne donc le rôle et les devoirs de l'Etat dans chaque communauté nationale. Cinq maximes les gravent, nous dit-il, « comme avec un burin d'acier » : dignité et droits de la personne humaine ; — défense de l'unité sociale et en particulier de la famille ; — dignité et prérogatives du travail ; — reconstitution de l'Ordre juridique ; — conception de l'Etat selon l'esprit chrétien.... Continuité, cohérence unité, richesse de la doctrine

(1) *Cité Nouvelle* du 10 janvier l'a reproduit.

caractérisent l'ensemble de cet enseignement qu'ont dicté, en ces années troubles et dures, un amour ardent de l'humanité chrétienne et non chrétienne, un sens profond du juste et de l'injuste, un respect souverain de la valeur de la personne humaine.

Il plaît de rapprocher du message papal celui que, presque à la même heure, le Maréchal adressait aux Français. Gardons-nous, ici encore, de le couper de ses messages antérieurs : entre eux il y a parenté d'âme et de leçons. Point de littérature : des paroles graves, un peu tristes, signe du sérieux des choses, mais évoquant sur la fin l'étoile d'espérance qui scintille fidèlement au ciel. « La Providence a ses desseins... Mon honneur, à moi, est de rester à mon poste, face au danger, sans armée, sans flotte, au milieu d'une population malheureuse. Votre honneur, à vous, est de redonner à ce beau mot sa valeur en vous aimant les uns les autres, en soulageant les misères, en rendant à la France son vrai visage... travailler, s'entr'aider, obéir doivent être vos seuls mots d'ordre ».

L'écho est perçu ici, clair en sa discrétion, de tous les événements du mois écoulé. Inutile de s'appesantir sur eux ; ils sont dans toutes les mémoires ; un bref rappel suffira. Le 27 novembre dernier, ainsi que le signalait notre précédente chronique, le chancelier Hitler avait adressé au maréchal Pétain une lettre personnelle dont le texte fut alors publié. La réponse du Maréchal, datée du 5 décembre, a été reproduite par nos journaux le 14. « Devant les décisions qui ont douloureusement retenti dans le pays entier » (occupation des frontières et démobilisation de nos forces armées) le Maréchal, dit-elle, « ne peut que s'incliner ». Il estime qu'une entente dans l'honneur entre les deux peuples n'est pas impossible, répondant à la fois à l'intérêt de la France et à celui des peuples européens ; mais elle ne saurait porter ses fruits que sous l'autorité d'un gouvernement jouissant de toute sa liberté d'action. C'est en vue d'établir entre les deux pays ces rapports de confiance réciproque, exclusive de toute pensée d'agression, qu'il a accru les pouvoirs du président Laval.

Quelques jours après, celui-ci était reçu par le chancelier Hitler. Aucune mise au point bien précise n'a été faite après coup de cet entretien, ni des négociations qui l'ont suivi. Il apparaît toutefois que l'Allemagne attend de nous, réclame même une position politique dégagée, à son sens, de toute équivoque, et comme un nouveau départ de notre collaboration positive (avant

tout, d'ordre économique et moral) à l'édification de l'Europe. C'est à quoi a voulu pour sa part, satisfaire la déclaration du Maréchal publiée le 29 décembre, au sujet de l'attitude et des propos des chefs de la dissidence en Afrique du Nord. L'un de ceux-ci, le plus marquant, l'amiral Darlan, venait d'être assassiné quelques jours avant, à Alger, dans des circonstances restées obscures. Sa brusque disparition n'était pas faite pour éclaircir la situation, encore moins pour faciliter la solution du tragique cas de conscience posé à notre pays et que compliquent encore et enveniment les suggestions et les manœuvres venant du dehors.

Une joie qui dut être bien douce au cœur paternel du Maréchal lui fut donnée le 29 décembre à Vichy par 1.200 écoliers, délégués de toutes nos provinces : ils lui apportaient, avec les vœux de notre jeunesse en fleur, un très gros don d'argent recueilli par elle et destiné aux enfants éprouvés par la guerre. L'entrevue fut ce qu'on imagine, dans une tout autre atmosphère que celles des réceptions officielles du 1er janvier : affectueuse et enthousiaste, en la vision directe du Chef. Leçon d'histoire qui ne sera pas oubliée, et qui, celle-là, est simple et pénétrante. L'autre, celle qu'élaborent actuellement les événements, n'est pas mûre à décrire, mêlée de passions vives, d'intérêts hostiles, de divergences intimes sur la forme du devoir, mutilée par des silences arbitrairement manœuvrés, enflée de confidences et de commentaires peu ou point vérifiables, et d'aventureuses hypothèses.

Vie économique et sociale.

La rupture des communications entre la Métropole et l'Afrique du Nord a posé la question du service des emprunts coloniaux. Presque tous les emprunts coloniaux ont été en effet placés en France, les derniers emprunts algériens faisant seuls exception. Si la question n'a pas été soulevée plus tôt, la raison en est que les emprunts coloniaux placés en France bénéficiaient généralement de la garantie du gouvernement français : le jour où l'A.E.F., par exemple, fut dans l'impossibilité d'effectuer en France le service de sa dette, le gouvernement français fut tenu de la relayer, du fait de la garantie donnée par lui à cette colonie. Par contre, avons-nous dit, les emprunts de l'Algérie et ceux de la Tunisie, à l'exception du 3 % de 1892, ne jouissent pas de cette garantie. Comme d'autre part l'Algérie et la Tunisie ne peuvent

plus envoyer en France les fonds nécessaires au service de leur dette, celui-ci, en principe, devrait être suspendu. Il est peu probable qu'il en soit ainsi. Le gouvernement français assurera, sans doute, le service de ces emprunts jusqu'au jour où les communications seront rétablies entre la Métropole et l'Afrique du Nord. Les emprunts des chemins de fer, et peut-être aussi ceux des villes, seront vraisemblablement de la même manière pris en charge par l'Etat français.

En revanche, une communication officielle faisait connaître récemment qu'en raison des événements le gouvernement français était dans l'impossibilité de se procurer les francs suisses nécessaires pour continuer le service des emprunts émis en Suisse par lui-même ou sous sa garantie ; et que, en conséquence, ce service était provisoirement suspendu à partir du 1er décembre 1942. Les règlements financiers franco-suisses n'empruntent pas, en effet, la voie du clearing : ils doivent être effectués par des transferts effectifs de devises. On comprend sans peine que, dans la situation actuelle, le gouvernement français soit dans l'impossibilité de se les procurer. Une note ultérieure précisait toutefois que cette mesure concernait seulement les paiements en francs suisses à effectuer aux porteurs de titres domiciliés en Suisse. Les porteurs domiciliés en France, étant payés en francs français sur la base de 10 francs français pour 1 franc suisse, continueront comme par le passé à toucher en notre monnaie les intérêts de leurs valeurs.

Les opérations du Trésor pour les trois premiers trimestres de l'année 1942 peuvent être résumées ainsi : le total des dépenses s'est élevé à 224.904 millions. Les dépenses budgétaires proprement dites entrent dans ce chiffre pour 97.268 (soit 72.717 millions pour le budget ordinaire et 24.551 pour le budget extraordinaire) ; les dépenses de l'armistice pour 113.277 millions, soit 91.199 pour frais d'occupation, 1.078 pour réquisition, 21.000 pour le clearing franco-allemand ; enfin les avances et charges diverses pour 14.359. Pour couvrir ces 224.904 millions, les recouvrements budgétaires ont fourni 67.786 millions, les emprunts 98.436, les avances de la Banque de France 45.144, diverses autres recettes 13.538. En d'autres termes, les dépenses ont été couvertes à raison de 30,1 % par l'impôt, 43 % par l'emprunt, 20 % par la Banque de France, 6 % par des recettes diverses.

A la fin de septembre 1942, la dette de l'Etat et de la Caisse

d'amortissement s'élevait à 1.013 milliards (le cap du billion est donc franchi), contre 875 au début de janvier 1942 et 445 à la veille de la guerre.

Ces quelques chiffres expliquent à eux seuls la hausse continue, depuis des mois, des actions à la Bourse. Et sans les mesures énergiques prises à diverses reprises par les autorités pour la freiner (mesures que nous avons signalées en leur temps), cette hausse serait encore plus forte. D'autres mesures inhibitrices sont d'ailleurs prévues, sinon en préparation : car les quelques mouvements à la baisse qu'on a pu enregistrer de temps en temps restent toujours sans lendemain. L'afflux des demandes d'achat revient rapidement déborder sur les offres. Il ne saurait en être autrement tant que la Banque de France jettera dans le public de nouvelles disponibilités en billets alors que les marchandises à acheter se raréfient progressivement sur le marché. Or cette situation ne prendra sans doute fin qu'avec la guerre elle-même. Quoiqu'il en soit le montant des billets en circulation dépasse actuellement 370 milliards.

Il convient néanmoins de considérer, en regard, que si la guerre et les clauses d'armistice n'imposaient de telles charges au pays, la situation financière serait vite rétablie. L'établissement du budget de 1943 le fait apparaître clairement. Cette fois, la distinction en budget ordinaire et en budget extraordinaire, qui est toujours une solution de crise, est supprimée : la loi de finances de 1943 incorpore les dépenses extraordinaires dans les dépenses ordinaires. D'autre part, tandis que l'ensemble des dépenses s'élevait à 138 milliards et demi en 1942, elles sont ramenées à 129 milliards en 1943, soit une réduction de 9 milliards et demi malgré la hausse continue des prix. Les compressions portent généralement sur les travaux et fournitures qui ne se justifient plus dans l'économie actuelle du pays et sur les allocations de chômage. Les recettes qui permettront de faire face aux charges de 1943 sont prévues pour une somme de 102 milliards laissant donc subsister un déficit de 27 milliards. Rappelons qu'en 1941, ce déficit était de 68 milliards et qu'en 1942, il était encore de 58 ; étant donné les plus-values budgétaires qui s'élèvent à 12 milliards environ, le déficit réel de 1942 ne sera que de 58 moins 12, soit de 46 milliards. Ce chiffre est d'ailleurs bien supérieur à celui qui est prévu pour 1943. Par contre, les 102 milliards de recettes prévues ne dépassent pas les rentrées réelles de 1942.

Comme les nouveaux aménagements fiscaux inscrits dans le budget de 1943 développeront sensiblement les recettes, l'Etat français aura cette année ses dépenses publiques (exception faite des charges de l'armistice) presque toutes couvertes par l'impôt : l'équilibre budgétaire sera à peu près rétabli. Trois ans après la défaite et malgré les lourdes charges de l'armistice, c'est là un résultat qui permet d'espérer un prompt redressement du pays dès que la paix sera rétablie.



L'activité économique du pays s'amenuise graduellement. On peut en juger déjà par la moyenne journalière du nombre des wagons chargés : elle était en octobre 1942 de 25.733 contre 31.664 en octobre 1941, soit une diminution de 18 %. Les recettes sont néanmoins en augmentation : leur moyenne hebdomadaire ressort pour octobre 1942 à 420,4 millions de francs contre 364,8 millions en octobre 1941, soit une augmentation de 15 %. Celle-ci provient d'une part des relèvements des tarifs de marchandises et de voyageurs et d'autre part d'un accroissement important du trafic-voyageur pendant cette même période.

L'agence économique et financière donne quelques précisions sur la situation monétaire en Afrique du Nord, telle qu'elle résulte des récents événements. Les troupes anglaises seraient munies de billets *spéciaux* de 5, 2 1/2 et 1 shilling ; les troupes américaines seraient munies elles aussi de billets spéciaux. Les parités seraient de 300 francs pour une livre et de 75 francs pour un dollar. La parité livre-dollar serait donc fixée 300 : 75 = 4.

L'événement le plus marquant du mois écoulé aura été, sur le plan social, la publication, par le *Journal officiel* (17 décembre) de la loi fixant le statut de la Corporation paysanne, statut dont les bases avaient été déjà établies par la loi du 2 décembre 1940. Nous n'en analyserons pas ici les dispositions, qui réclament évidemment une étude de détail. Cette loi, longuement étudiée par une Commission présidée d'abord par M. de Guébriant, puis par M. Caziot, a pour objet d'assembler dans une communauté organique, fraternelle d'esprit, régulatrice des intérêts communs, tous les membres de la famille paysanne, fermiers, métayers, ouvriers agricoles, artisans ruraux, propriétaires exploitants ou non, ces derniers toutefois n'étant pas admis aux postes de commande.

Trois échelons de fonctionnement sont fixés : départemental, régional, national, chacun pourvu d'une Chambre syndicale où sont représentées les diverses catégories sociales de la paysannerie, y comprises les associations existantes, déjà spécialisées, les organisations professionnelles de mutualité et de crédit. La création de sections sociales, dans les syndicats de base, est obligatoire : d'elles sortiront les commissions paritaires qui étudieront les rapports entre ouvriers et employeurs et présenteront au Conseil national les vœux de leurs mandants. L'Etat s'est réservé, en la personne du ministre de l'Agriculture, la présidence du Conseil national, et la nomination du syndic national et de son adjoint, ainsi que des 22 membres du Comité national permanent, mais il sera tenu de les choisir sur des listes de noms présentés à son agrément par le Conseil après leur libre élection. De ce fait est opportunément tempérée dans son exercice l'autorité nécessaire de l'Etat. Confiance, d'ailleurs, est faite au monde paysan, à son fond, menacé peut-être, mais bien vivant encore, de ces vertus ancestrales qu'à maintes reprises le Maréchal a glorifiées ; c'est lui-même qui est invité à sauver le primat, chez lui d'abord, de l'humain, de la justice sociale, de l'entente fraternelle sur les préoccupations de l'égoïsme, de l'individualisme indiscipliné. Jusqu'à présent l'Administration n'a guère demandé à la Corporation paysanne ébauchée que l'ingrate tâche de répartir entre ses membres les impositions en nature pour le ravitaillement général. Il y a bien plus et mieux à faire : c'est l'œuvre de demain qui doit être l'œuvre personnelle de la paysannerie tout entière.

Les jeunes de cette paysannerie, ceux-là en particulier qui sont groupés dans les Mouvements de Jeunesse, s'ouvrent volontiers à cet esprit nouveau de large solidarité sociale : il est juste de signaler ici entre autres, le concours que les membres de la J. A. C., cette année encore, apportent à la campagne de Bonté en faveur des familles ouvrières citadines. Grâce à eux, placement d'enfants des villes dans des familles paysannes, ramassage de vivres pour le Secours National, envoi de colis familiaux ont pu être plus largement assurés.

Car la question du ravitaillement urbain reste angoissante, jointe à celle de l'insuffisance des salaires et des petits revenus. Une loi récente sur les restaurants communautaires tâche de porter remède partiel à bien des misères de la ville. Ces restaurants sont ouverts aux travailleurs ne disposant pas de cantine et aux

membres de leurs familles plus généralement aux personnes peu fortunées. Cinq catégories de consommateurs sont fixées, d'après leur revenu et leurs charges de famille, pour un menu identique, les prix varient selon les ressources. L'intention est assurément des plus louables ; il ne faudrait pas cependant que cette initiative, imposée par les circonstances et qui met en jeu des principes nouveaux, s'incrustât en institution officielle permanente. La Révolution nationale a inscrit en tête de son programme : Travail. Famille. Le Travail ne sera justement respecté que si le salaire répond aux besoins ; la Famille ne sera vivante que si elle a possibilité de se réunir autour de la table familiale. Que soient, par contre, fermés et gratuitement réquisitionnés, ainsi qu'en dispose une loi du 15 décembre, les restaurants où l'on aura relevé de graves infractions aux règlements sur le ravitaillement, c'est là une mesure que l'opinion admettra sans peine, sachant quelles manœuvres de marché noir et de satisfactions égoïstes auront pu être jugulées par là.

Famille.

L'année 1942 se clôt sur d'importantes décisions du Secrétariat d'Etat à la Santé, et du Commissariat Général à la Famille. Dans la précédente chronique, nous avions signalé la loi du 22 septembre qui consacre définitivement la capacité juridique de la femme mariée, et consolide l'état de la communauté conjugale. Une nouvelle loi du 23 décembre 1942 (J. O. 26 décembre) complète l'œuvre en cherchant à protéger non seulement l'unité du foyer mais encore sa dignité. Désormais, en effet, celui qui profiterait de l'absence de l'époux retenu au loin par des circonstances de guerre (captivité, travail à l'étranger...), pour entretenir un concubinage notoire, est passible d'un emprisonnement de 3 mois à 3 ans, et d'une amende allant de 1.500 à 25.000 fr. Une loi du 18 novembre 1942 (J. O. 18 décembre) apporte encore un complément, d'une importance majeure, au Code de la Famille, en matière d'allocations familiales. Celles-ci en effet ne seront plus versées aux parents pour des enfants ayant l'âge scolaire, que sur présentation d'un livret de scolarité. De même les autorités administratives chargées de la protection de l'enfance pourront désormais signaler au préfet : « les cas où les enfants donnant droit à l'attribution d'allocations familiales (ou délégation familiale) sont

élevés dans des conditions d'alimentation, de logement et d'hygiène manifestement défectueuses et ceux où le montant de ces allocations n'est pas employé par les chefs de famille à l'amélioration des conditions de vie au foyer, d'entretien et d'éducation des enfants ». Le préfet peut alors décider la suspension de ces allocations en totalité ou en partie.

Voilà donc deux lois à caractère nettement répressif envers la famille insuffisamment consciente de ses responsabilités. Il n'échappera à personne la discrétion, le tact, en un mot le sens éducatif que la visiteuse de l'enfance, ou l'assistante sociale, devra posséder pour manier avec la délicatesse voulue cette redoutable arme à deux tranchants. Il ne faudrait pas, en effet, que la prestation indispensable d'un service social comme les allocations familiales, service qui depuis douze années a fait ses preuves, devienne un moyen de pression ou de chantage. Raison de plus pour se montrer très exigeant sur la qualité morale dans le recrutement des Assistantes Sociales.

Conjointement à ces mesures, le Ministère de la Santé vient de promulguer une loi sur la protection de la maternité et de la première enfance. Divisée en huit titres, elle occupe onze colonnes du Journal officiel (J. O. 21-22 décembre 1942), et traite successivement : du certificat prénuptial, de l'examen médical obligatoire des femmes enceintes recevant à quelque titre que ce soit des subsides, de la visite médico-sociale à domicile des enfants de moins de six ans, des allocations journalières aux femmes en couches, des primes d'allaitement. Comme on peut déjà s'en rendre compte à ces brèves indications c'est tout un statut de la maternité qui est ici tracé. L'effort législatif pour codifier des textes précédemment épars est heureux et louable. Les considérants qui introduisent cette loi et disent toute la gravité de la situation sanitaire de la race française méritent plus d'une réflexion. A noter en particulier cette remarque : « Pour la première fois apparaît dans la législation française, une mesure d'eugénisme : le certificat d'examen médical avant le mariage, qui devient obligatoire, tout en ne restreignant en aucune façon la possibilité du mariage. La disposition incluse dans le projet n'a en effet, pour but que de placer les futurs conjoints en face de leur conscience et de leur responsabilité, ce qui est parfait. Mais que veut dire le paragraphe suivant : « Cette mesure ne constitue qu'un premier stade qui, éventuellement et compte tenu

de l'expérience, pourra être modifié dans l'avenir ». Dans quel sens pourront donc se faire les modifications ?

Enfin la loi qui laisse à cette fin d'année, si triste par ailleurs, une raison d'espérer en la résurrection de la Patrie, c'est la loi qui consacre l'existence et le rôle civique des associations familiales (J. O. 31 décembre 1942). Il ne peut être question en quelques lignes d'apprécier dans le détail le texte légal. Qu'il suffise de se louer de son esprit qui est de relever aux yeux de la nation l'institution première qu'est la famille, en la tirant de son isolement, de son exil devrait-on dire, pour la promouvoir à titre de conseillère et d'éducatrice auprès des organismes officiels les plus importants. Qu'on ne se fasse pourtant pas d'illusion, une réforme de pareille envergure, avant de passer du papier dans la réalité des consciences et des faits, suppose un long travail d'éclairement de l'opinion et des intéressés. Aussi n'est-il pas de trop de toutes les associations actuellement existantes, Familles Nombreuses, Mouvement rural, Mouvement Populaire des Familles, Confédération Générale des Familles, etc... pour continuer à éveiller la masse française, intoxiquée par cent ans d'individualisme, à une pensée et à une volonté enfin familiales.

Les fêtes de Noël ont été l'occasion de demander aux écoliers de France un effort de générosité en faveur de tous les déshérités que secourent les *œuvres sociales* du Maréchal. Les plus jeunes y ont répondu avec ferveur. En décembre déjà, ils avaient, sans se faire prier, apporté un point de leur carte de textile pour renouveler le linge des prisonniers ; pour Noël, ils ont confectionné ou rafistolé des jouets ; fabriqué et vendu mille petits riens, et c'est une somme importante que leurs délégations, représentant les écoliers des établissements publics et privés des deux zones, ont pu remettre au Maréchal le 29 décembre.

Moins spontanés peut-être que les années précédentes, parce que directement provoqués par les professeurs, ces dons ont eu l'avantage de donner occasion à un travail collectif. C'est ordinairement à l'intérieur même des classes, transformées en ateliers de bricolage, pendant les heures attribuées aux travaux pratiques ou à l'éducation générale, qu'ont été imaginés et réalisés en équipes tous les petits travaux qui ont alimenté la caisse de Noël des écoliers. Ces activités généreuses des plus jeunes ont ainsi quelque peu compensé les habiletés intéressées où plus d'un lycéen et collégien sont passés maîtres cet hiver, en se livrant au marché

noir le plus éhonté. Ce négoce sordide a pris une telle extension dans certains lycées et facultés que les autorités ont dû s'en inquiéter. On comprend mieux toute la valeur que prend de ce fait la campagne de solidarité de l'A. C. J. F. qui, dans le même temps de Noël, a uni les jeunes ruraux, étudiants, bourgeois des mouvements spécialisés dans un même effort d'entr'aide au service des familles de leurs frères et sœurs du Monde Ouvrier. Ramassage de cigarettes, de tickets et d'argent parmi les étudiants et les jeunes des classes moyennes, envois de vivres des ruraux, visites de familles et de quartiers ouvriers se sont multipliés tout au long de décembre et de janvier, en liaison avec les services d'aide aux prisonniers et avec le Mouvement Populaire des Familles de la J. O. C. et de la L. O. C.

Depuis le 1er janvier 1943, la *transformation des établissements de l'enseignement primaire supérieur et technique en collèges d'enseignement secondaire* est devenue effective sur le plan financier et administratif. Le Secrétaire d'Etat à l'Education nationale a rappelé que cette transformation ne dispensait pas les municipalités de concourir aux charges d'entretien et d'aménagement des bâtiments des collèges. Comme par le passé les municipalités doivent également couvrir les frais du personnel administratif et des gens de service. Le maintien de ces charges au compte des municipalités a permis de ne pas enfler outre mesure le *budget de l'Education nationale.* Ce dernier a été fixé, pour l'exercice 1943, à 6.347.497.900 francs, non compris le budget d'Alsace-Lorraine. Les frais de personnel et les charges sociales afférentes s'élèvent à elles seules à 5 milliards 800 millions.

Sur ce budget de l'Education nationale ne figurent pas les *subventions à l'Enseignement privé.* Ces dernières en effet n'ont été accordées qu'à titre provisoire et exceptionnel, pour la durée de la guerre. Elles sont portées, soit au budget du Ministère de l'intérieur, soit au budget du Secrétariat du Chef du Gouvernement. 500 millions ont été prévus pour les établissements de l'enseignement primaire privé (1) et 5 millions pour les établis-

(1) Une circulaire du Ministère de l'Intérieur, adressée par le Chef du Gouvernement, Ministre Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, aux Préfets, précise qu'en application de la loi du 2 novembre 1941 les subventions aux établissements primaires d'enseignement privé, sont applicables aux cours complémentaires et aux classes enfantines, mais non aux écoles maternelles.

Pour la détermination du montant des subventions, cette circulaire prescrit de ne tenir compte, dans les dépenses portées au budget, que des dépenses afférentes

sements d'enseignement supérieur privé. En outre, à titre rétroactif, une loi du 31 décembre 1942 a permis de prélever 15 millions de francs sur le budget de 1942, en faveur des établissements privés d'enseignement supérieur qui seront ultérieurement désignés par décret. Sur cette somme, il semble que 5 millions soient destinés à cinq Instituts catholiques.

Jusqu'à l'heure actuelle, seuls les élèves des lycées et les élèves de l'enseignement primaire élémentaire pouvaient bénéficier de *cours d'instruction religieuse facultatifs.* Il était pratiquement impossible aux élèves de l'enseignement primaire supérieur et des écoles techniques d'acquérir une formation religieuse. Un arrêté du 1er janvier 1943 comble cette lacune. Il permet d'appliquer aux collèges, nouveau régime, c'est-à-dire à toutes les anciennes écoles primaires supérieures et à toutes les écoles pratiques ou techniques, l'organisation de l'aumônerie en vigueur dans les lycées.

En conséquence, des aumôniers rétribués par l'Etat organiseront l'enseignement religieux facultatif dans les collèges, pendant les heures scolaires. Comme dans les lycées, ils assureront, pour les élèves catholiques, l'organisation du culte et la réception des Sacrements.

---

aux travaux d'entretien et de réparations courantes des établissements, à l'exclusion des dépenses d'acquisition, de construction ou d'aménagement des immeubles.

Enfin, cette circulaire précise que les établissements privés ne sont pas tenus de faire entrer, dans le calcul du traitement de base minimum de leur personnel, l'indemnité de 5.000 francs allouée par l'Etat aux instituteurs (Circulaire du 17 novembre 1942).

REVUE DES LIVRES

Etienne Rabaud, Professeur à la Faculté des Sciences de Paris. — **Transformisme et Adaptation** — Flammarion, Paris, 1942. 266 pages, 51 figures. Prix : 30 fr.

L'auteur reprend ici une idée, exposée par lui il y a déjà vingt ans (l'Adaptation et l'évolution. Chiron 1922) et qui n'a pas trouvé chez tous les naturalistes un accueil enthousiaste. Selon lui, l'adaptation ne serait pas l'ajustement de la forme du vivant à sa manière de vivre, mais l'établissement d'un équilibre dans le régime des échanges organisme-milieu ; du nouvel équilibre quand il est possible, résulteraient des modifications diverses, utiles ou non. Il en donne des exemples tels que le changement de sexe du papayer mâle par traumatisme ou l'auto-fécondation du polystome lorsque le têtard qu'il parasite est assez jeune. Ce point de vue, qui semble solide, lui permet une critique assez pertinente de quelques finalités ordinairement acceptées : ainsi la palmure de certains oiseaux aquatiques n'a pas pour but de leur faciliter la nage, pas plus que les nageoires ou la vessie natatoire des poissons ; l'œil des vertébrés n'est pas organisé pour la meilleure vision, ni leur denture pour la meilleure nutrition.

Telle est la partie solide de cet ouvrage. Mais les conclusions philosophiques que l'auteur en tire dépassent manifestement ses prémisses. Critiquer certaines adaptations morphologiques n'empêche pas la finalité d'être, tout comme la causalité, une exigence de l'esprit ; démontrer une certaine plasticité de l'espèce ne résout pas la crise du Transformisme et limite simplement le Fixisme ; affirmer d'emblée que la vie se réduit aux forces physico-chimiques montre que l'on oublie le sens, l'orientation toute spéciale de ces forces chez le vivant.

D'ailleurs on sent tout au long de ces pages une mauvaise humeur contre la finalité, contre les naturalistes qui ne se sont pas ralliés aux idées de M. Rabaud. A ce volume qui renferme tant de science manque malheureusement la sérénité de la science.

Emile Delaye.

Henri Wallon, professeur au Collège de France. — **De l'acte à la pensée. Essai de psychologie comparée** — Flammarion, Paris, 1942. Bibliothèque de philosophie scientifique. 252 pages. Prix : 28 fr.

Ce volume cherche à déterminer comment naît l'idée, comment l'être humain passe de l'acte tout instinctif du bébé à la conception

d'une idée générale. Sa méthode consiste à comparer, sans les identifier, les activités de l'enfant, de l'animal, de l'adulte, civilisé ou primitif. Sans entrer dans le détail de ce problème extrêmement complexe, disons que la critique des solutions trop simples, qu'il s'agisse d'une psychologie du pur comportement ou d'une psychologie qui se limite aux schèmes moteurs, est très pertinente, œuvre d'un professeur depuis longtemps spécialisé dans la psychologie surtout infantile. Sa contribution à une solution vraiment solide est indéniable, bien que loin d'être complète et définitive.

Puisque *Cité Nouvelle* est une revue s'adressant non à des spécialistes mais à un public cultivé, nous devons noter que la technicité de l'expression, indice de la rigueur de pensée, rend ces pages difficiles à pénétrer pour le profane. On y entend le langage de l'Ecole, non celui des salons où l'on converse, même de sujets sérieux.

Emile DELAYE.

La Communauté Française, Cahier IV : **Communauté et Economie,** par Fr. Perroux, G. Chaumely, G. Dessus, M. Principale, J. Domarchi, H. Culmann, A. Gazier, Docteurs Gros et Nouaille, S. Perrin, P. Carré. — Presses Universitaires de France, Paris, 1942. 112 p. Prix : 25 fr.

Ce quatrième cahier est bon ; il nous paraît même supérieur, dans son ensemble, au précédent. Parmi les articles principaux, nous retiendrons celui de M. François Perroux sur « Entreprise et Communauté de Travail » et celui de M. J. Domarchi exposant les « Vues récentes sur la Corporation ». Nous ne dirons pas que les idées communautaires de M. F. Perroux sont utopiques : sa communauté d'entreprise est réalisable ; mais elle ne l'est qu'à une condition : que nulle trace de capitalisme ne subsiste au sein de l'entreprise. M. F. Perroux accepte-t-il cette réforme de structure ? Quant à M. Domarchi, il n'hésite pas à dénoncer les équivoques et les insuffisances de l'école corporative orthodoxe. Nous ne lui ferons qu'un reproche : celui de n'avoir pas été encore plus énergique.

André DESQUEYRAT.

Henri DÉCUGIS. — **Les Etapes du Droit, des origines à nos jours** — Librairie du Recueil Sirey, Paris, 1942. 421 pages.

Le titre dit mal le contenu de l'ouvrage : on s'attend à trouver une synthèse historique sur l'évolution du droit ; en fait, on est en face d'une série de monographies sur le mariage, l'adoption, le contrat, la propriété, le serment, la prescription, le formalisme, etc., etc., en tout vingt-trois chapitres. Un tel travail, néanmoins, n'est pas sans quelque utilité. Il est pratique d'avoir sous la main, en un seul volume, l'évo-

lution sociale des grandes institutions juridiques de l'humanité. Malheureusement, le travail de M. Decugis n'est ni de première main, ni assez repensé ; son information demeure parfois superficielle et les idées, faites de sociologisme, d'évolutionnisme et de beaucoup d'éclectisme, manquent un peu de personnalité.

André DESQUEYRAT.

Jean DEMANGEOT. — **Les Etats-Unis** — Petite géographie et histoire. Editions de la France Nouvelle. Grenoble, 1942. Collection « Tous les pays du monde ». 124 pages. Prix : 25 fr.

Ce petit volume condense tout ce que chaque Français devrait savoir de l'histoire et de la géographie américaines. Cette connaissance nous révèlerait une complexité que nous ignorons et qui pourrait infirmer nombre de nos jugements par trop simplistes. Quelques inexactitudes de détails dénotent un travail de seconde main (1), et l'importance donnée à New-York cède à notre traditionnel manque de perspective. Mais dans l'ensemble le résumé est riche, et doit être connu.

Victor DILLARD.

Duchesse de VENDÔME. — **Madame Elisabeth de France** — Flammarion, Paris, 1942. 200 pages. Prix : 25 fr.

La sereine figure de Madame Elisabeth de France attire de plus en plus l'attention. Ainsi que le note S. A. R. Madame la Duchesse de Vendôme, de nombreux écrivains lui ont consacré des études, parmi lesquels M. Georges Goyau et Mme Jean Balde. La dévotion populaire s'adresse à elle et l'on dit que de nombreux miracles ont été accomplis par son intercession. La vie écrite par S. A. R. Madame la Duchesse de Vendôme ne contribuera pas peu à étendre cette popularité. Le nom d'abord de l'auteur, et aussi la façon agréable et rapide avec laquelle le récit est mené lui assureront une large diffusion. Sans s'attarder à trop de détails historiques, S. A. R. Madame la Duchesse de Vendôme montre surtout l'ascension de cette âme qui, bien douée, quoique un peu volontaire se transforma par un effort intérieur continuel jusqu'à se trouver prête pour le martyre. La pureté, la piété, l'amour des pauvres, l'oubli de soi et l'affection fraternelle furent ses vertus caractéristiques, mais elle brilla aussi par un imperturbable bon sens et une admirable force d'âme, et se montra par là une authentique fille de France, la vraie sœur des Clotilde, des Geneviève et des Jeanne d'Arc. Peut-être

---

(1) Par exemple, p. 36 : « une sorte de marmotte, le coyotte... ». Or le coyotte appartient à l'espèce canine et ne présente aucun caractère qui le rapproche de la marmotte. De même : « En Floride, les alligators infestent les marigots... ». Ceci pourrait être vrai il y a quelques années ; aujourd'hui les stations d'essence et les *dug stores* ont annexé leurs survivants pour des fins de publicité.

sera-t-elle mise un jour sur les autels, et il sera démontré une fois de plus que la France est le pays des grands cœurs et des âmes fortes qui lui portent témoignage et sont garants de son avenir.

Jean ROCHE.

A. REDIER. — **Un marin de légende : Bertrand de Saussine** — Emm. Vitte, Lyon, Paris, 1942. 90 pages.

Court récit de la vie du sous-marin *Poncelet* et de sa destruction en novembre 1941, à Port-Gentil. La belle figure de son commandant, Bertrand de Saussine, français de grande race, y apparaît pleine de séduction et de simple grandeur.

Ce récit, très vivant, passionnera tous les jeunes garçons. La description minutieuse et imagée du sous-marin, faite très simplement et sans détails techniques rebutants, les instruira sans les fatiguer.

Les dernières heures du sous-marin, qui, en plongée depuis deux heures n'arrive pas à retrouver la maîtrise de ses manœuvres, les tiendra en haleine et la mort simple et noble du commandant qui, en silence, sauve son équipage puis descend au fond de la mer avec son navire, leur sera une vraie leçon de grandeur.

Germaine LE BOURGEOIS.

Jean DENIS. — **Pie XI** — Office Français du livre, Paris. 206 pages.

L'auteur montre comment la politique hautement constructive de Pie XI fut en continuité et pour ainsi dire l'aboutissement des préoccupations et des enseignements de ses prédécesseurs. La tâche fut rude, dans une société imprégnée de positivisme politique et social. Avec sûreté et audace, Pie XI posa des actes décisifs. L'institution de l'Action Catholique, « la prunelle de ses yeux », de nombreuses canonisations dont les causes intéressaient tous les peuples du monde, plusieurs encycliques de grande allure : bref une activité digne d'un grand pontificat.

La belle présentation typographique du volume, l'abondante illustration, les anecdotes pittoresques ajoutent à l'agrément.

Yves COMTE.

Marie de Vesins. Traits de sa vie spirituelle. D'après des textes présentés par S. Exc. Mgr Terrier, Evêque de Tarentaise et commentés par quelques amies. Editions Spes, Paris, 1942. 314 pages. Prix : 35 fr.

Ces pages intimes, agendas, examens de conscience, présentés dans un commentaire qui les localise pour ne pas « séparer le fleuve

de ses rives », ont la valeur d'une prise de vue, par le dedans, sur ce que peut être la conscience religieuse d'une jeune fille appartenant à l'élite sociale de notre temps. Sans doute, défaut inhérent à ce genre d'ouvrage, le lecteur éprouve parfois quelque gêne au contact de cette introspection prolongée. Mais il y pénètre avec respect, frappé de voir à quel degré de christianisme peut, chez une jeune contemporaine (morte à 25 ans en 1939) être le principe d'une vie héroïque. Les pages où Marie de Vésins expose sa conception idéale sur le rôle de l'aristocratie dans la société sont de la bonne graine d'action catholique.

Yves COMTE.

Les Cahiers du Rhône — volumes sans périodicité fixe, par séries de cinq à six (120 fr. la série). Edition de la Baconnière à Boudry, Neufchatel, Suisse. Lyon, Maison du Livre Français.

Cahier N° 1. — La pièce maîtresse est une étude de M. A. Béguin, noblement pensée, de vues justes et mesurées sur le but de ces « Cahiers » : un témoignage chrétien pour le temps présent. Témoignages de jeunes écrivains, dans l'amitié, autour du fleuve millénaire : car « se recrée, le long du Rhône, la famille de nos pays que la terre et les hommes ont fait solidaires ». Suivent quelques poèmes choisis de Paul Claudel, Ramuz, Apollinaire, Scève, Aragon, pour les modernes — et pour les anciens : Pétrarque et Ronsard... Hé, hé, vieux Ronsard, vous n'êtes pas le moins beau !

Cahier N° 2 — Cahier de poésie. — Vers « modernes », tout en impressions, en élans parfois échevelés, en libertés faciles, où parfois tout de même on comprend ce que la muse veut dire... De ce mélange tumultueux émergent, comme un arbuste fleuri, du torrent, quelques poèmes de St-Jean de la Croix et une admirable page de Claudel sur Jeanne d'Arc : on peut renacler devant les « mystères » du théâtre claudélien, mais dans ses articles et causeries, quand le poète aligne sa prose impeccable, irrésistiblement le talent du penseur et de l'écrivain s'impose à tous...

Cahier N° 3 — La prière de Péguy, par A. Béguin. — L'œuvre de Charles Péguy est si vaste, elle emprisonne tant de pensées et de problèmes dans l'entrelac des répétitions, que l'on y trouvera toujours quelque chose à noter : ici, ce sont des aperçus sur « la tendance manifeste à l'oraison » dans les poèmes du Maître, aperçus groupés sous trois titres : *La pureté et le vieillissement, La communion des Saints, L'Oraison.* (Pourquoi ces titres ne sont-ils pas à leur place dans le volume ?) Ces analyses ont sans doute leur intérêt. Sera-t-il permis toutefois à un « béotien » de suggérer que l'on tend de divers côtés à l'abus du nom et des citations de Péguy ? S'il est vrai que pour les beaux talents « leurs plus grands ennemis sont leurs admi-

rateurs », il semble qu'il faille redouter un excès de culte dont les esprits sérieux se détourneraient.

Maurice RIGAUX.

Docteur Henri BOUQUET. — **Les Influences méconnues** — Larousse, Paris, 1942. 150 pages.

Nul n'ignore que le milieu où nous vivons influence nécessairement notre organisme : que ce soient les réactions atmosphériques, les agents infectieux ou toutes autres causes. Or, dans son livre « Les Influences méconnues », le Dr Bouquet a le mérite de présenter au public un aperçu de ces grandes questions à l'ordre du jour. Y chercher autre chose qu'un ouvrage de vulgarisation, serait trahir la pensée de l'auteur. Cependant nous y trouverons un exposé clair, concis, illustré de faits touchant aux grandes questions d'actualités biologiques, telles que celle des porteurs de germes ou des rayons D et s'appuyant sur le témoignage d'autorités médicales les plus compétentes.

Lucien VATIN.

Paul ARCHAMBAULT. — **Chevalerie 1830** — Bloud et Gay, Paris, 1942. 126 pages.

C'est la belle aventure de l'équipe de jeunes gravitant autour du journal L'Avenir, que se plaît à faire revivre ici, en treize courts chapitres, la plume sympathique de M. Archambault. Porteurs enthousiastes, excessifs même dans leur impatience, d'un message de liberté et de charité inspiré par leur foi ardente, l'on sait avec quel don généreux d'eux-mêmes, ces jeunes catholiques se jetèrent en pleine mêlée. Il leur manqua d'avoir su prendre la juste mesure des hommes et des faits ; ils crurent pouvoir brusquer les temps. Mais la leçon de leur aveu et de leur esprit reste plus que jamais opportune : militants et militantes de nos jeunesses d'à présent vivifieront, à la lire, leur volonté de service au même idéal foncier maintenu.

Louis BARDE.

LES ÉVÉNEMENTS

26 *décembre.* — Après condamnation en conseil de guerre par les autorités d'Afrique du Nord, le meurtrier de l'amiral Darlan est passé par les armes.

27 *décembre.* — Un conseil composé de MM. Bergeret, Giraud, Noguès, Boisson et Chatel a nommé haut-commissaire et commandant des forces françaises en Afrique du Nord, le général Giraud.

Les Anglo-Gaullistes attaquent la côte des Somalis.

29 *décembre.* — 1.200 écoliers de France, venus présenter leurs vœux au Maréchal, lui remettent 4.000.000 de francs collectés par eux pour les enfants des familles les plus éprouvées par la guerre.

31 *décembre.* — Le *Journal Officiel* publie une loi créant les « associations familiales » qui représenteront les intérêts de la famille aux échelons communal, départemental, régional et national auprès des Pouvoirs publics. Toutes les familles françaises présentant des garanties de stabilité et de sécurité pourront y adhérer et y apporter le concours de leur activité.

1er *janvier.* — Par l'intermédiaire de l'amiral Decoux, le Maréchal de France reçoit de l'Indochine et de l'Annam l'assurance de leur fidélité à la Mère-Patrie et de leur espoir dans son avenir.

Le Führer, s'adressant à l'armée et au peuple allemands, exalte la mission novatrice de l'Allemagne et les fins pour lesquelles elle poursuit la guerre.

On apprend que le général Juin a été nommé commandant en chef des forces françaises en Afrique du Nord.

Le général Wavel, commandant en chef des forces britanniques aux Indes et Lord Gort, gouverneur de Malte, ont été promus à la dignité de maréchal.

2 *janvier.* — Le *Journal Officiel* publie une loi du 25 décembre 1942 portant modification de la loi du 9 décembre 1905 relative à la séparation des églises et de l'Etat : *Art.* 1er : ... « Les associations cultuelles pourront recevoir, dans les conditions déterminées par les articles 5, 7 et 8 de la loi des 4 février-18 juillet 1941, relative à la tutelle administrative en matière de dons et legs, les libéralités testamentaires et entre vifs destinées à l'accomplissement de leur objet ou grevées de charges pieuses ou cultuelles. »

Art. 2 : « ...Elles ne pourront, sous quelque forme que ce soit, recevoir des subventions de l'Etat, des départements et des communes. Ne sont pas considérées comme subventions les sommes allouées pour réparations aux édifices affectés au culte public, qu'ils soient ou non classés monuments historiques. »

Mort de Mgr Fillon, archevêque de Bourges.

3 *janvier.* — Une sanglante bataille se livre dans le secteur du Don moyen et à Velikie-Louki.

6 *janvier.* — Mort, à Marseille, du général Drude, qui participa à la conquête du Dahomey, à la pacification du Maroc et aux campagnes de Chine et du Tonkin.

Le texte de la réforme fiscale destinée à fournir au Trésor vingt milliards de ressources nouvelles paraît au *Journal Officiel :* pas d'impôts nouveaux, mais des impôts plus lourds. Le titre II : Enregistrement, comporte (chapitre IV) des dispositions intéressant les congrégations et associations religieuses. Elles modifient les articles 733-734 du Code de l'enregistrement et en abrogent les articles 737-739 et 740, ainsi que les articles 86 et 120 bis du Code fiscal des valeurs mobilières.

L'Osservatore Romano publie plusieurs nominations épiscopales en Espagne.

9 *janvier.* — Le gouvernement de la « Chine nationale » déclare la guerre à l'Angleterre et aux Etats-Unis : « ...La République chinoise et l'empire du Japon collaborent étroitement, a dit le président du gouvernement de Nankin, à la continuation de la guerre commune contre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. »

Le gérant : Louis LABOUREUR. IMP. LABOUREUR ET Cie, ISSOUDUN (INDRE).

AVIS TRÈS IMPORTANT

A nos abonnés dont le service se termine avec le présent numéro :

Pour éviter tout retard dans la réception de la Revue, nous vous prions de faire parvenir votre réabonnement, *avant le* 15 *février,* à l'administration : *Editions « Pays de France », Issoudun,* Ch. P. L. KELLER, 904-40, à Lyon.

Sauf refus du numéro du 10 *février,* nous vous considérerons réabonné d'office pour un an et vous ferons présenter, à partir du 20 février, une traite postale augmentée de 10 francs de frais, soit 190 francs, sauf versement à cette date.